

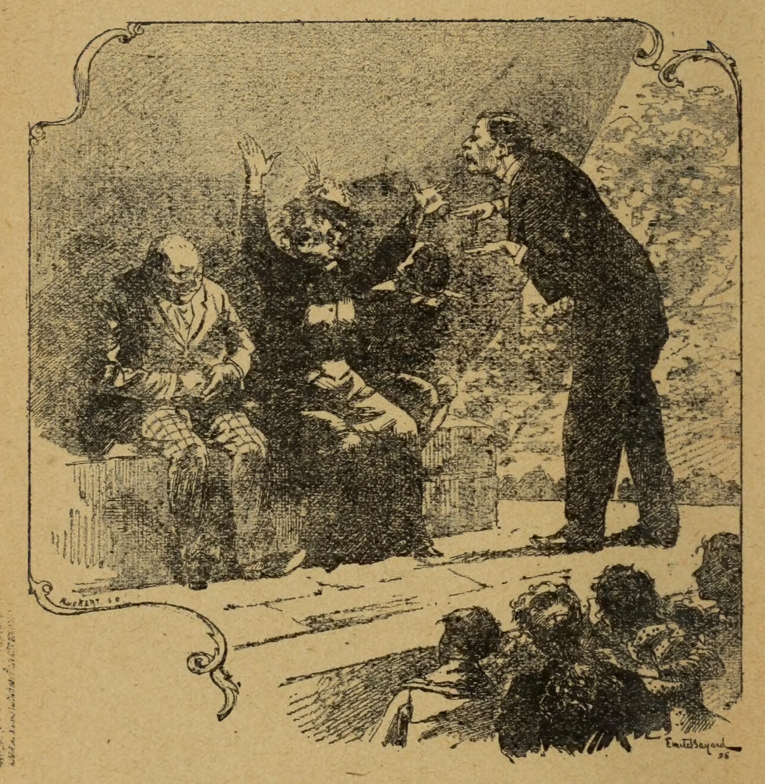
Glorianna Fleury

LA

DAME EN BOIS

4e SÉRIE IN-8°

N° 4411



William Stone parlait assez correctement le français pour être parfaitement compris du public.

LA

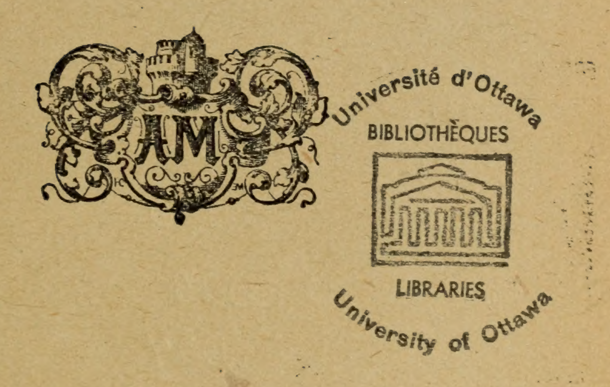
DAME EN BOIS

HISTOIRE D'UN VENTRILOQUE

DE SA FILLE ET DE SES POUPÉES

PAR

ROGER DOMBRE



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

LA

DAME EN BOIS

I

DANS LES VILLES D'EAUX

« Andréa !

— Papa ?

— Passe-moi le noyau.

— Oui, papa. Est-ce que vous allez donner une représentation ce soir, papa ?

— Oui, ma chérie.

— C'est que... vous vous rappelez bien que le médecin vous a recommandé du repos, papa... et vous avez beaucoup toussé aujourd'hui.

— Je me reposerai demain, ma mignonne, je te le promets, car nous quitterons Vichy pour nous rendre à Biarritz.

— Et c'est joli, Biarritz ?

— Très joli ; tu y verras l'Océan.

— Oh ! je le connais déjà, » répondit l'enfant avec ce détachement des bambins qui ont beaucoup voyagé.

Le dialogue que nous venons de reproduire avait lieu en anglais, mais nous le traduisons pour la commodité du lecteur.

Andréa était une jolie petite fille de cinq ans environ, avec un teint très blanc, une petite bouche rose et de beaux yeux gris limpides sous un front ombré de boucles châtain aux reflets dorés.

Son père, master William Stone, était le type de l'Américain froid et correct dans toute sa pureté.

Il avait réellement l'air d'un gentleman avec son habit noir et sa cravate blanche sous le col haut ; mais son corps maigre flottait dans le drap un peu élimé ; mais ses traits doux et réguliers décelaient une souffrance énergiquement refoulée ; un léger feu rose colorait ses pommettes, laissant le reste du visage dans une pâleur absolue.

Wiliam Stone avait un exceptionnel talent de ventriloque : le ciel l'avait doué (hélas ! fatalement) d'un organe souple et susceptible de se décomposer en accents divers.

Au moyen d'un simple noyau qu'il plaçait dans sa bouche, il pouvait rendre sa voix méconnaissable et laisser croire au public que plusieurs personnes dialoguaient ensemble, quand il faisait, tout seul, les frais de la conversation.

Aussi William Stone gagnait-il quelque argent à parler ainsi devant une foule de curieux, dans une sorte de petit théâtre qu'il dressait dans les villes balnéaires où il passait; il emmenait avec lui ce qu'il appelait « sa famille ».

Sous ce nom, nous ne désignons pas son enfant chérie, Andréina, qui était peut-être l'unique être aimé qu'il possédât sur la terre, mais trois ou quatre poupées de bois, automatiques, de grandeur naturelle, qui obéissaient

à ses moindres injonctions au moyen de ressorts secrets qui les faisaient mouvoir ; William Stone parlait pour ces singuliers personnages qu'il faisait converser ensemble, et il changeait le ton et l'accent de chacun à s'y méprendre.

Ce soir donc, le dernier que Stone et sa fille devaient passer à Vichy, Andréina fut envoyée au lit à neuf heures, comme toujours, pendant que son père donnait une représentation d'adieu aux habitants et aux baigneurs de la ville.

Il était bien fatigué, le pauvre ventriloque, et il sentait que le médecin avait raison en lui défendant de continuer à exercer son métier ; mais de quoi aurait vécu la petite Andréina ? Il n'avait pas d'autre moyen de la nourrir, de l'élever.

C'était pour elle qu'il campait à la fantaisie du public, dans les résidences d'été ou les villes d'hiver : pour elle qu'il gagnait la scène d'un pas chancelant et jouait son éternelle comédie avec ses bonshommes de bois, abîmant sa poitrine, forçant sa voix à se multiplier, à se grossir ou s'affaiblir selon les besoins du jeu.

Ce soir-là, particulièrement, il se sentait bien malade : ses cheveux blonds étaient trempés de sueur, la fièvre creusait sa joue terreuse ; il souriait d'un sourire navré, forcé.

Quand il arriva sur l'estrade, de son pas fatigué, saluant le public avec une inexprimable dignité, la dignité de l'homme entraîné par le malheur au-dessous de sa position, mais luttant contre le sort avec fermeté, on l'accueillit ainsi que chaque soir avec de frénétiques applaudissements, car il possédait un talent réel.

Les enfants rêvaient de lui et de ses poupées automatiques si bizarres, si bien faites, qu'on croyait voir et entendre des êtres vivants. Il y avait surtout la dame en

bois, la plus belle, qui chantait une chanson anglaise et gourmandait son mari avec une animation extraordinaire.

William Stone parlait assez correctement le français pour être parfaitement compris du public ; toutefois, à l'entendre, nul ne pouvait se méprendre sur sa nationalité.

« Voyons, madame Émerillot, ne pouvez-vous nous chanter une petite chanson ? demanda-t-il à la dame en bois, de son ton le plus naturel.

— Biène volontiers ! » répondit celle-ci en remuant avec amabilité sa tête empanachée.

Et, d'une voix glapissante, la voix d'une personne de cinquante ans qui aurait encore des prétentions, elle entonna, ou plutôt le ventriloque entonna pour elle :

A dix-houit ans, j'étais gentille.

« Ah ! ah ! ricana l'homme en bois, qui se tordait de rire sur son siège, il y a longtemps de ça, ma bonne. »

William engagea ce mari peu galant à ne pas dire tout ce qu'il pensait.

Indignée d'avoir été si discourtoisement interrompue, la dame en bois reprit :

A dix-houit ans, j'étais...

Cette fois, ce fut le négrillon qui coupa la parole à sa maîtresse en pouffant de rire, ce qui lui valut une bonne admonestation, non de William Stone, mais de M. Émerillot.

« Qu'est-ce qui te permet ? commença-t-il, sa jambe de bois levée sur la tête crépue de la poupée nègre.

— Il n'y avait pas le moyen de chanter diou tout, fit la dame dépitée.

— Moa, moa, je vais vous raconter un petit chose, dit l'homme en bois, se trémoussant toujours.

— Allons, parlez alors, » répondit le ventriloque avec un soupir de découragement, comme s'il eût toutes les peines du monde à tenir toute sa petite famille en respect.

Dans l'auditoire, c'était un frémissement de lèvres enfantines entr'ouvertes par l'attention et la surprise, un pétillement d'yeux bleus ou noirs qui brillaient de curiosité, çà et là quelques discussions :

« Je te dis que c'est pas possible.

— Mais puisque les personnages sont en bois.

— Ça ne fait rien; cet homme, ce William Stone, ne peut pas changer de voix comme ça. Regarde-le : ses lèvres ne bougent même pas.

— Bah! je ne sais pas comment il fait, mais sûr que c'est lui qui parle. Vois, dans les phrases trop difficiles, lors même qu'il a l'air de ne pas remuer, il tire et tortille un peu sa moustache.

— Ça ne veut rien dire... et puis écoute, par moments on croirait que deux et même trois personnes parlent à la fois.

— Chut! voyons, chut! » firent quelques spectateurs que cette discussion gênait.

Les deux bavards se turent soudain.

Cependant M. Émerillot avait, sur l'ordre de son cornac, entonné une chansonnette assez à la mode sur les boulevards parisiens, et qui fit pousser les hauts cris à la dame en bois.

« Oh! shocking! shocking! » hurla-t-elle scandalisée.

Le ventriloque se pencha vers l'oreille de l'homme en bois et lui donna évidemment un conseil amical, car cet original personnage se mit à secouer la tête en murmurant entre ses longues dents :

« Well! very well indeed! I understand. » (*Bien, très bien! En effet, je comprends.*)

Et il reprit une mélodie plus à la portée des jeunes auditeurs :

« Monsieur Malborough est mort, etc. »

« Et moi, monsieur, ne voulez-vous pas que je récite une fable ? glapit une voix d'enfant très nasillarde.

— Oui, ma mignonne, nous ne demandons pas mieux, » répondit William Stone de son accent le plus grave.

Et la poupée qui remplissait le rôle de Baby Émerillot commença :

La cigale, ayant chanté
Tout l'été.

« Oh ! assez, assez ! Je ne aimais pas ces petits choses-là, » cria le papa en gesticulant violemment des bras et des jambes. Son cornac dut le rappeler à l'ordre.

Il était vraiment insupportable, ce pauvre M. Emerillot, et William Stone le grondait à chaque instant, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer à la première occasion.

La dame en bois soupirait et s'agitait, honteuse de la mauvaise tenue de son mari ; elle-même le sermonnait de temps à autre.

« Dick, voyons, Dick, be reasonnable, my dear. » (*Soyez raisonnable, mon cher.*)

Quant au négrillon, de cinq minutes en cinq minutes, secoué par un rire irrésistible, il se livrait à une hilarité désordonnée qui lui attirait une bourrade de son maître :

« Tais-toi, moricaud ! »

Tout cela, écrit, ne peut rendre le drôle, l'enlevé, le comique de la séance. William Stone était réellement un ventriloque très fort, car réflexions, reparties, demandes, réponses, cris, rires, chants, tout se pressait dans sa bouche, sortait en fusée de son gosier sans qu'aucun muscle remuât dans sa physionomie.

Le ventriloque était applaudi à outrance, seulement à ce jeu-là il abîmait ses pauvres poumons déjà faibles.

Avant d'achever la séance, il imita le cri de tous les animaux si naturellement qu'on se fût cru dans l'arche de Noé ; puis il contrefit le murmure d'une foule nombreuse, le bruit d'une émeute, celui de la mer, celui de l'orage et de la grêle, le souffle du vent dans la forêt et les gazouillements des oiseaux.

Il aurait pu en faire bien davantage encore, mais il se sentait épuisé, et en vérité les spectateurs en avaient entendu pour leur argent.

La représentation terminée, ceux-ci s'écoulèrent lentement dans les rues de Vichy, les grandes personnes déjà occupées d'autres choses, mais les enfants, encore émerveillés, s'essayant à imiter le ventriloque; si bien que les paisibles habitants de la ville, ou les baigneurs qui n'avaient pas assisté aux dialogues variés de William Stone, devaient se demander si une nuée de sauvages ou de quadrupèdes étrangers ne s'abattait pas sur le pays.

Le ventriloque était depuis un mois environ à Vichy; il avait passé l'hiver à Nice, à Cannes, à Hyères et à Marseille, car ces climats doux non seulement convenaient à sa poitrine délicate, mais la population riche et cosmopolite de ces stations hivernales lui assurait le succès et une bonne recette pendant quelques mois.

Entre Marseille et Vichy, c'est-à-dire au printemps, il s'était arrêté à Lyon sous prétexte de se reposer ; mais il n'avait pu refuser de travailler au cirque Rancy si connu et si aimé dans la bonne cité lyonnaise, car un nouveau travail ajoutait encore à la somme rapportée du Midi.

Mais William Stone avait beau recueillir les pièces d'argent ou d'or, ces pièces ne demeuraient pas longtemps dans son escarcelle.

D'abord il était généreux, et, vivant trop souvent au

milieu de forains parfois gênés ou malheureux dans leurs affaires, il leur venait en aide sans compter avec sa propre bourse.

Et puis il avait été accoutumé à vivre, sinon dans un luxe réel, du moins dans une large aisance jusqu'au jour où il avait dû gagner sa vie, et il dépensait facilement, soit pour les besoins de chaque journée, soit surtout pour sa fille, son Andréina chérie à laquelle il ne savait rien refuser. La mignonne n'était ni vaniteuse, ni exigeante, ni gaspilleuse; mais William Stone aimait à la voir gentiment habillée et à lui donner les jouets et les livres d'images dont elle avait envie. Cependant, depuis qu'il se sentait malade, il enrayait beaucoup ses dépenses, devant consulter des médecins et suivre un traitement sérieux.

Enfin la recette fut bonne, et il en avait besoin en vérité, car le voyage de Vichy à Biarritz coûte cher et le transport de la dame en bois et de ses compagnons ne se faisait pas gratuitement.

Lorsque le ventriloque, une fois la foule écoulée et le théâtre clos, rentra dans le réduit qu'il occupait avec son enfant, il serra son petit trésor dans un coffret, puis resta une minute debout à regarder dormir sa fille, avec un mélange de bonheur, de tendresse et de secrète angoisse.

« Si je pouvais vivre assez pour l'élever ! murmura-t-il, les yeux humides; elle n'a que moi au monde... Mon Dieu! soyez clément, ne me rappelez pas à vous avant que j'aie accompli ma tâche ! »

Cette prière achevée, William Stone se mit à ranger sans bruit le petit ménage; pendant le jour, il recevait l'aide d'une femme de journée qui donnait des soins à Andréina, mais à cette heure avancée, elle dormait dans son pauvre logis de la rue de Nîmes et le ventriloque se passait de ses services.

Comme il partait le lendemain de bonne heure et qu'il ne devait pas revoir sa servante, il inspecta le petit trousseau d'Andréina, et, découvrant un accroc à sa robe de tous les jours, il se mit en devoir de la raccommoder.

Ce n'était pas une tâche facile pour un homme, aussi le malheureux suait-il sang et eau pour réparer l'accident; mais ses doigts étaient malhabiles à refaire la trame,



« Si je pouvais vivre assez pour l'élever! » murmura-t-il.

et quiconque l'eût vu ainsi courbé sous la lueur vacillante de la lampe l'eût réellement pris en pitié.

Quand l'ouvrage fut achevé, William Stone songea enfin à se mettre au lit, il était une heure et demie du matin; il s'étendit avec délice sur sa maigre couchette, et, soit que la position horizontale lui fût nuisible, soit que les fatigues de cette journée l'eussent exténué, il fut pris d'une violente quinte de toux dont il étouffait le bruit afin de ne pas éveiller son enfant.

Le mouchoir qu'il appuyait sur ses lèvres se teignait de sang; l'Américain ne le voyait pas, plongé qu'il était dans une obscurité profonde, mais il le devinait, et, joi-

gnant dans la nuit ses mains sèches et brûlantes, il murmura :

« Mon Dieu! si je venais à lui manquer, que deviendrait mon Andréa, puisque je n'ai personne à qui la confier? Non, vraiment, je ne puis m'en aller. »

Cette anxiété le tint éveillé jusqu'à l'aube : à peine dormit-il deux ou trois heures avant de commencer les préparatifs du départ, auxquels sa fille l'aida avec l'enthousiasme des enfants amateurs de voyages et de déménagements.

II

NOUVELLE ÉTAPE

Au lieu d'aller directement à Biarritz, comme il l'avait pensé d'abord, l'Américain s'arrêta à Bordeaux où il espérait recueillir quelques succès.

Sa fille avait beau le supplier de prendre du repos, William Stone ne l'écoutait pas, trop heureux qu'il était d'amasser de l'argent pour cette enfant chérie qu'il voulait gâter le plus possible.

Le pauvre père avalait consciencieusement soir et matin une dose de sirop de goudron et de bourgeon de sapin ; il évitait soigneusement de respirer l'air humide, selon les conseils du docteur, mais tout l'effet des remèdes était détruit par la fatigue quotidienne qu'il imposait à ses poumons.

Aimante et attentionnée au possible, Andréina pensait toujours au médicament à prendre, et elle l'apportait elle-même à son père, prêt à être avalé, de sorte qu'il ne pouvait ni l'oublier ni négliger de le prendre.

Malheureusement Bordeaux ne rapporta pas les bénéfices qu'on espérait, par la raison que, peu de semaines

auparavant, un rival de William Stone, moins habile peut-être mais faisant beaucoup de réclame, avait passé dans cette ville un certain temps et blasé la population sur ce genre de divertissement.

« Allons, dit Stone avec un soupir résigné, un soir qu'il fermait son petit théâtre après avoir joué sa comédie habituelle devant de rares spectateurs, nous ne ferons pas long feu à Bordeaux... J'avais pensé me rendre à Royan où les baigneurs peuvent affluer déjà, mais mon concurrent y est très probablement allé donner quelques séances ; ne faisons donc pas de déplacements inutiles et coûteux. »

Cependant Bordeaux devait apporter à l'Américain une compensation : un Espagnol très riche et aussi original qu'un Yankee vint un jour le trouver dans son petit appartement.

« Ye souis, monsieur le ventriloque, el señor Sancho Salapès y Mandracénès, conte del Agraya, y marquese de Orbino y Osondracito. »

En réprimant un sourire devant cet étalage de noms pompeux, Stone s'inclina sans parler.

« Ye possède oune fille malade, monsieur, assez malade.

— C'est fâcheux, murmura l'Américain qui ne voyait pas où voulait en venir el señor Sancho Salapès, etc. etc. Mais je ne suis pas médecin.

— Ye né vous demande pas de la soigner, monsieur. Ye vous dis seulement que ye vais voyager avec la señorita.

— Ah ! fit Stone toujours imperturbable.

— Ye n'amuse pas ma fille, il paraît, reprit l'Espagnol, et le voyage la fatigue et l'ennuie beaucoup.

— C'est fâcheux, murmura de nouveau le ventriloque.

— Alors, ye mé souis dit que peut-être vous consentiriez à voyager avec elle.

— Mais... je ne suis pas une dame de compagnie, répliqua l'Américain stupéfait et secoué intérieurement par un fou rire.

— Ye m'explique mal, sans doute. Ma fille, elle demande que vous voyagiez avec nous pour que vous l'amusiez et faisiez les doubles voix en route.

— Ah ! je comprends, fit Stone en riant ; c'est une séance de ventriloquie en wagon et de plusieurs heures que vous exigez. Mais ce sera horriblement fatigant.

— Vous croyez?

— Dame! la voiture ne roule pas sans bruit sur les rails ; voyez vous-même la peine que vous avez à causer longtemps de suite en wagon, à vous faire entendre surtout. Et puis, je suis déjà exténué après une représentation de deux heures au théâtre ou au cirque : jugez de ce que ce serait au bout de quatre heures. »

L'Espagnol réfléchissait, tirant sa longue moustache.

« Qu'est-ce que ye vais dire à la señorita ? murmura-t-il perplexe.

— Quel âge a cette demoiselle ? demanda William Stone, très amusé par cette petite scène.

— Quatro años y melito, répondit el señor Sancho Salapès.

— Quatre ans et demi !... répéta l'Américain stupéfait. Et vous hésitez à lui apprendre que son caprice est impossible à satisfaire, señor ? »

L'Espagnol se rengorgea.

« La mia hija (ma fille) est oune Espagnole, elle est la señorita Conchita Salapès y Mandracénès, y....

— Oui, je sais, je sais, se hâta de dire Stone pour couper court à l'énumération de noms et de titres.

— Elle est belle, elle est riche, elle est libre d'avoir des caprices de reine, répliqua orgueilleusement don Sancho.

— Tant pis pour elle ! gronda l'Américain dans sa moustache blonde.

— Vous dites ?

— Je dis que je ne puis réellement pas m'astreindre à une tâche aussi fatigante pour une petite... pour la señorita Conchita. »

L'Espagnol, évidemment contrarié, salua du haut de sa cravate et s'éloigna, laissant son rebelle interlocuteur rire de bon cœur avec la petite Andréa, qui avait entendu une partie de la conversation.

Le même soir on le vit reparaître, extrêmement agité, mais plus humble, presque suppliant.

« La niña (la petite), dit-il d'une voix chagrine, elle a eu une crise de nerfs quand ye lui ai appris votre refus de voyager avec nous.

— Quel malheur ! murmura ironiquement le ventriloque.

— Le médecin, il a recommandé de ne pas contrarier la niña.

— C'est que... je n'y peux rien, je vous assure, dit William Stone en souriant.

— Oh ! ce vous serait si facile de faire avec nous ce petit trajet. Conchita serait contente et supporterait bien le voyage ; et puis, vous ne l'amuseriez qu'un petit instant ; vous vous reposeriez quand vous en auriez assez ; naturellement ye me chargerais de votre billet et de tous les frais de la journée. »

Stone hésitait ; certainement, ce serait une économie pour lui que d'être transporté ainsi gratuitement à Bayonne où il comptait se rendre ; ensuite il ferait chaud, et la capricieuse petite Espagnole dormirait sans doute ; enfin les Salapès continueraient seuls leur chemin jusqu'à Madrid, but de leur voyage.

« C'est que... moi aussi j'ai une fille, objecta cependant l'Américain.

— Ah ! bah ! ye voudrais la voir. »

Stone appela Andréina, qui parut aussitôt et salua gentiment le vieux monsieur.

Celui-ci mit son lorgnon pour l'examiner.

« Biene, dit-il ensuite, este gentille et buonissima, la niña ; je ne demande pas mieux qu'elle fasse le voyage avec la señorita Conchita ; je me charge aussi de sa place... Elle est bien élevée et d'agréable mine.



Andréina salua gentiment le vieux monsieur.

— Mieux élevée sans doute que ton enfant gâtée, señor hidalgo, grommela Stone entre ses dents.

— Ainsi c'est convenu, reprit l'Espagnol qui recouvrait peu à peu ses grands airs. La niña et vous serez à la gare Saint-Jean à sept heures du matin ; je veux prendre l'express de sept et demie qui vous déposera à Bayonne à dix heures cinquante minutes.

— Soit, fit le ventriloque encore tout étonné de la manière avec laquelle don Sancho avait gagné son procès. Je vous préviens seulement que les quatre personnages

que j'emploie pour mes séances de ventriloquie ne voyagent jamais avec moi : outre qu'ils n'entreraient pas dans un compartiment, même de première classe, je les envoie toujours en petite vitesse enfermés dans de vastes caisses.

— Vous suppléerez à leur absence en inventant une autre distraction, dit l'Espagnol en s'éloignant. Ah ! J'oubliais : je vous remettrai, une fois à Bayonne, trois cents francs pour votre temps accordé à ma fille. Trouvez-vous que ce soit suffisant ?

— Mais oui, » balbutia Stone qui ne s'attendait pas à cette aubaine, croyant que l'original papa de Mlle Conchita se contenterait de payer les tickets du voyage et un repas pris au buffet de Dax ou de Morcenx.

Le père et la fille firent donc assez gaîment leurs préparatifs de départ ; ils expédièrent d'avance la famille Émerillot y compris le négrillon, et plièrent bagages avec une certaine allégresse.

Ils dirent adieu à Bordeaux, et le lendemain matin à l'heure dite, se rencontraient à la gare Saint-Jean avec l'Espagnol et sa fille : celui-là donnant des ordres d'un air important et fumant un cigare gros comme le bras d'un enfant ; celle-ci pâlotte, languissante, les sourcils froncés, l'expression ennuyée.

« Oh ! fit-elle en apercevant le ventriloque, voici l'Américain aux trente-six voix qui va m'amuser en route ; mais quelle est cette petite fille qui lui tient la main ?

— Andréina sa fille, » répondit el señor Sancho en tendant deux tickets de première classe et un bulletin de bagages à William Stone.

On monta l'enfant malade dans un compartiment confortable, loué et retenu d'avance par l'Espagnol, et sa gouvernante l'étendit sur les coussins, dans une position horizontale que Conchita devait garder presque toujours, étant affligée d'une maladie à l'épine dorsale.

Ainsi que son père l'avait dit, elle avait quatre ans et demi, mais elle paraissait plus âgée qu'Andréina, soit parce que les Espagnols vieillissent plus rapidement que les peuples du nord, soit à cause de sa physionomie maladive et ennuyée.

Elle comprenait et parlait le français mieux que sa langue natale, ayant eu une nourrice bordelaise d'abord, puis une gouvernante parisienne pour l'élever.

Enfant gâtée, elle l'était certainement, mais surtout à cause de son état maladif, car en réalité elle avait un fond excellent et était moins volontaire et fantasque que ne le faisaient croire d'abord les paroles de don Sancho.

« Voilà, nous allons partir ! » dit-elle quand chacun fut installé, la gouvernante assise au bout de la banquette, aux pieds de la fillette qui y restait allongée, l'Espagnol à l'autre extrémité, afin de ne pas incommoder sa fille par la fumée de son havane ; enfin William Stone et Andréina l'un à côté de l'autre et faisant face à Conchita.

Les deux enfants s'étaient souri gentiment, mais Andréina parlait surtout l'anglais et ne pouvait échanger que quelques phrases en français avec la mignonne voyageuse.

Comme le train tardait à partir et que Conchita bâillait d'impatience, le ventriloque commença tout de suite à l'amuser afin de la bien disposer pour les trois heures de route qu'on allait faire ensemble.

Il se sentait en gaîté, ce jour-là, ayant moins toussé et moins eu de fièvre la veille, et augurant bien, pour sa santé, d'un séjour dans les Pyrénées.

Il aboya avec un art tel que bien des personnes, affairées sur le quai de la gare, crurent avoir un chien dans les jambes et le cherchèrent des yeux ; il simula des scènes d'adieux touchantes ou comiques, changeant tellement sa voix pour faire parler deux et même trois per-

sonnages, qu'on eût juré entendre des voyageurs causant sur le trottoir à quelques pas du convoi.

Lorsque le chef de train parut, contrôlant les billets à chaque voiture, Stone contrefit avec une habilité si grande le jappement du roquet qui grogne, le miaulement du chat enfermé dans un panier et réclamant sa liberté, et enfin la conversation heurtée et stridente de la perruche, que l'employé dit en arrivant au wagon retenu par l'Espagnol :

« Je ferai observer à ces dames et ces messieurs qu'il est interdit par les règlements d'emporter ainsi toute une ménagerie dans une voiture, ce qui peut gêner les voyageurs et causer du dégât dans le matériel de la compagnie.

— Mais, monsieur, nous n'avons pas un seul animal avec nous, » répliqua la fille du marquis, riant franchement, tandis que William Stone, qui ne protestait pas, lui, produisait le cri des poules avec un talent absolu.

L'employé crut qu'on se moquait de lui et se fâcha tout rouge.

« Mademoiselle, dit-il sèchement, si vous savez bien dissimuler aux regards les bêtes que vous faites voyager avec vous, j'ai de bonnes oreilles, moi, et je sais qu'il se trouve ici des poules, un chat, un petit chien et un perroquet.

— Ye vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y a pas d'autres animaux que nous... Je veux dire pas d'autres voyageurs, » fit alors el señor Sancho Salapès qui s'amusait aussi beaucoup de cette petite scène.

Cependant William Stone, voyant que la plaisanterie allait peut-être mal tourner, dit au contrôleur qui sondait d'un œil soupçonneux tous les recoins du wagon :

« Monsieur, ne vous fâchez pas : je vous affirme aussi que nul animal n'est entré dans cette voiture ; c'est moi

qui m'amuse à crier ainsi, car je suis ventriloque de mon métier ; or, il m'est bien permis de divertir un peu mes voisins, n'est-ce pas ? »

Stone parlait poliment et l'employé avait le caractère bien fait : il rit à son tour de l'aventure et acheva sa tournée sans encombre.



Le train s'ébranla enfin, et l'Américain continua son office de récréateur de la petite malade.

Le train s'ébranla enfin, et l'Américain continua son office de récréateur de la petite malade.

Conchita s'amusait franchement et ne se trouvait pas du tout fatiguée ; mais au bout de vingt minutes, Stone commença à tousser et Andréina le regarda avec inquiétude ; elle lui dit même, en anglais, de se reposer un instant.

« Bon ! s'écria Conchita en cette langue, moi aussi je parle un peu l'anglais ; en même temps que ma gouvernante française j'ai une bonne irlandaise. Tant mieux ! je vais pouvoir causer un peu avec la petite miss ! » Enchantée de cette nouvelle fantaisie qui permettait à son père de se taire pendant un instant, Andréina prit la balle au bond et se montra si aimable pour la petite Espagnole, elle lui conta tant d'histoires amusantes, que Conchita oublia le père et son talent pour ne s'occuper que de la fille.

Ainsi Stone ne s'époumonna point pendant le voyage, court d'ailleurs, et coupé d'une collation prise à Morcenx.

De temps à autre seulement, il prononçait quelques phrases subites et sans en avoir l'air, telles que :

« Vos billets s'il vous plaît ! » qui faisaient s'agiter les voyageurs grommelant d'avoir à montrer de nouveau leurs tickets.

Et puis, on s'apercevait de la méprise et l'on riait de bon cœur.

A la fin du voyage, Andréina et Conchita étaient bonnes amies, et la première avait forcé la seconde à accepter une petite bague en or ornée d'une turquoise qu'elle avait enlevée à son doigt mignon.

Après ces quelques heures passées à voyager de compagnie, les chères fillettes ne devaient plus se revoir, mais elles s'étaient rendu de mutuels services et se serrèrent les mains en se séparant.

William Stone ne s'était pas trop fatigué grâce à l'espiègle Andréina, qui avait amusé Conchita à sa place ; il n'avait pas eu de voyage à payer pour lui ni pour sa fille, et enfin il emportait dans une enveloppe trois billets de cent francs, qui le dédommageaient un peu de la déception éprouvée à Bordeaux.

Arrivées à Bayonne, les deux familles se séparèrent, l'une pour continuer sa route sur Madrid, l'autre pour s'installer dans la petite ville pyrénéenne et tâcher d'y faire florès.

Les premiers jours, tout alla bien : l'installation, quoique modeste, était suffisante ; l'Adour était bleu comme le ciel, la verdure fraîche, la réclame facile à faire. Andréina et son père gagnaient de l'appétit et dormaient toute la nuit d'un bon sommeil.

Puis, soudain cela changea : il plut et fit humide ; un vent aigre souffla ; le ventriloque recommença à tousser ; il perdit l'appétit, le sommeil et la gaîté, quelques efforts qu'il fît pour tromper l'œil vigilant et inquiet d'Andréina.

« Le mieux reviendra dans ma santé avec le beau temps, lui disait-il afin de la rassurer. Tu vas voir cela : au bord de l'Océan la température est capricieuse. »

La température redevint douce, en effet, et le ciel serein, mais Stone ne sentit pas l'amélioration annoncée s'opérer en sa santé ; toutefois, cela ne l'empêcha pas de travailler toujours.

III

DANS LE JARDIN DU DOCTEUR

Toto, Pépé, Lily et Baby, autrement dit : Hector, Joseph, Louise et Isabelle Mellinier, prenaient leur récréation de midi sous l'ombrage déjà touffu de la villa des Tilleuls, qui appartenait au docteur Mellinier leur papa.

La clientèle du docteur s'étendait entre Bayonne et Biarritz, deux villes reliées entre elles par sept kilomètres de routes superbes sillonnées de voitures et d'un tramway à vapeur.

« D'abord, papa l'a dit ! cria Pépé d'un ton impérieux.

— Quelle idée !

— Si.

— Non.

— Si. »

La dispute attira à une fenêtre du rez-de-chaussée la douce figure de Mme Mellinier, qui rétablit la paix par son seul aspect.

« N'est-ce pas, maman, cria Pépé, que nous avons tous trois peaux superposées : l'épiderme, le derme, et...



Hector, Joseph, Louise et Isabelle Mellinier prenaient leur récréation de midi sous l'ombrage.

— Et quoi ? fit Mme Mellinier en souriant.

— Le pachyderme ! » s'écria triomphalement Lily, ce qui amena un triple éclat de rire sur les lèvres de sa mère et de ses deux frères.

Soudain, Mme Mellinier redevint sérieuse.

« Au lieu de t'occuper de cela, Pépé, dit-elle, si tu venais me réciter ta fameuse leçon de géographie que ton père t'a donné à apprendre hier ? »

Pépé rougit jusqu'à la racine des cheveux.

« Mais, maman, commença-t-il, quand... quand papa viendra...

— Si tu la sais suffisamment pour la réciter à ton père, tout est bien ; je croyais que non.

— Je la sais, maman, je l'ai rapprise, » balbutia Pépé, qui n'avait pas encore recouvré sa couleur naturelle.

Toto poussa le coude à Lily.

« Ne le crois pas, dit-il à voix basse ; figure-toi, Lily, qu'il n'a pas ouvert son livre, même qu'il n'a pas achevé son analyse grammaticale.

— Papa va le punir.

— Et Pépé sera désolé, car papa et maman nous ont promis une surprise pour ce soir ; or, gare à lui ! il en sera privé. »

— Ou bien il n'aura pas de dessert à dîner.

— Et c'est jeudi, le jour de la mousse au chocolat qu'il aime tant.

— Si tu lui rappelais ça ? »

Toto fit une moue expressive :

« Il me recevrait bien ! Tu sais qu'il n'est pas toujours commode.

— Et si tu disais à maman qu'il n'a pas fini sa tâche ?

— On nous défend de rapporter, Lily, tu le sais bien. Oh ! ma foi, tant pis pour lui ! Ce vilain Pépé, il se fait toujours punir. »

Soudain, un cri perçant retentit : c'était Mlle Baby qui, âgée de trois ans et demi, saccageait un petit carré de jardin (sa propriété personnelle, s'il vous plaît), sous prétexte de *le soigner*. Or elle était aux prises avec une poule de la plus belle venue qui, échappée au poulailler, se promenait là comme chez elle, picotant les graines et les vermisseaux.

« Enco la cocotte! toujous la cocotte! » criait la pauvre petite en menaçant de sa main mignonne l'ennemie emplumée.

Toto s'approcha résolument :

« Attends, Baby, je vais la chasser, n'aie pas peur. »

Et il se mit en devoir d'expulser la poule éperdue, qui s'enfuit à grands bruits d 'ailes avec de petits gloussements de courroux.

« Oui, mais elle y eviendra, soupira Baby qui ne pouvait décidément pas prononcer la dix-huitième lettre de l'alphabet.

— Tu vas voir, je vais t'apporter quelque chose qui l'empêchera de revenir piétiner dans tes plates-bandes, » dit alors Lily.

Les plates-bandes de Baby consistaient en trois ou quatre brins de gazon et un tout petit plan de salade; mais tel quel, le jardin suffisait au bonheur de la petite fille qui en était très fière.

Pendant qu'elle réparait les désastres causés par le bipède usurpateur, Lily s'était éclipsée; elle reparut au bout de cinq minutes, munie d'une longue règle pourvue d'un peu de colle à une de ses extrémités, et d'un papier blanc sur lequel étaient inscrits ces mots en gros caractères :

AUX POULLES :

DÉFFANSE DE PASSÉ

« D'abord, c'est plein de fautes d'orthographe, » ricana Pépé qui n'y regardait pourtant pas de si près quand on lui faisait une dictée.

Interdite, Lily regardait son ouvrage, ne sachant s'il fallait croire ce taquin de Pépé.

Elle prit le parti d'aller en référer à sa mère, qui redressa les erreurs grammaticales de l'affiche.



Le médecin rentrait, ayant achevé sa tournée de malades, et il serrait dans ses bras ses chers enfants.

Cela fait, on colla le papier au bout de la règle que l'on ficha en terre, l'écriture tournée du côté du poulailler.

Nous ne savons si mesdames poules profitèrent de l'avertissement, mais Baby fut satisfaite et c'était l'essentiel.

Toto se mit à jouer avec *Microbe*, le chien de la maison, et Pépé se balança à l'escarpolette; il n'était pas gai comme son frère et ses sœurs, M. Pépé, car sa conscience lui reprochait à la fois sa paresse et son mensonge.

Il ne savait pas un mot de sa leçon de géographie, et n'avait pas fini son analyse, quoiqu'il prétendît le contraire tout à l'heure.

2*

Or, son père allait bientôt rentrer; en ce moment les malades n'abondaient ni à Bayonne ni à Biarritz, et M. Mellinier avait un peu plus de liberté.

Master Pépé avait peur; il n'ignorait pas que le docteur ne plaisantait ni avec les paresseux ni avec les menteurs.

Tout de même, pensa le petit garçon, si je courais à la salle d'étude donner un coup d'œil à mon devoir avant que papa ne rentre, j'aurais le temps.

Mais non, il n'en avait pas le temps, car au moment même où il descendait de sa balançoire, les roues d'une voiture légère grincèrent sur le sable, et trois petites voix joyeuses crièrent ensemble :

« Papa! »

En effet, le médecin rentrait, ayant achevé sa tournée de malades, et il serrait dans ses bras ses chers enfants, remarquant seulement que Pépé s'avançait vers lui avec moins d'empressement que de coutume.

Oh! oh! pensa-t-il, voilà un petit homme qui ne m'a pas l'air d'avoir la conscience à l'aise.

Il alla embrasser sa femme, prit sur son épaule la petite Isabelle, très fière de se voir si haut perchée, raconta quelques nouvelles du jour et dit ensuite :

« A-t-on travaillé ce matin, les enfants?

— Oui, papa, répondirent Toto et Lily avec l'assurance d'écoliers en règle avec leur tâche.

— Toi, Pépé, va me chercher ton cahier d'analyses et la leçon de géographie que je t'ai donné à apprendre. »

Pépé passa du rose au coquelicot, et du coquelicot au ponceau.

« J'y vais, papa, » dit-il, comme à regret.

En route il pensait :

Si on pouvait venir chercher papa pour un malade très pressé!

Mais, quoiqu'il mît un temps considérable à chercher son livre et son cahier, l'événement désiré n'arriva pas, et Pépé eut la douleur de retrouver M. Mellinier assis tranquillement au salon, faisant galoper sur son genou Mlle Baby enchantée.

« Donne, » dit le docteur, en tendant la main.

Il vit l'analyse inachevée, fronça le sourcil et ne souffla pas mot; il prit le livre et dit :

« Commence ! »

Hélas! l'infortuné Pépé commença bien, mais il ne put aller plus loin que la troisième ligne; Toto eut beau lui souffler la leçon et lui adresser maints signaux télégraphiques derrière le dos de son père, Pépé demeura muet comme une carpe.

« Il n'a donc pas étudié? » demanda M. Mellinier, en lui rendant le livre, mais en s'adressant à sa femme.

Celle-ci leva les yeux de dessus son ouvrage et répondit :

« Il m'a affirmé que si, mon ami, mais ce n'est pas la première fois qu'il altère la vérité. »

Pépé baissa le nez, rouge de confusion ; puis, voyant son père parler d'autre chose, il pensa avec un soupir de soulagement :

Ouf ! je l'ai échappé belle ! J'ai bien cru que papa allait doublement me punir.

Soudain Lily prit la parole :

« Papa, c'est jeudi, et vous nous avez promis une surprise.

— C'est vrai, répliqua M. Mellinier d'un air tout content, je ne l'ai pas oublié et je vais vous faire choisir entre deux plaisirs : ou bien une promenade à la plage de Biarritz où nous nous rendrons par le tramway, suivie d'un goûter chez Miremont; ou bien une séance de ventriloquie ce soir aux glacis de Bayonne.

— Une séance de ventri-quoi? fit Toto en tendant l'oreille.

— De ventri loterie; on gagnera quelque chose, répondit Lily, qui se figurait avoir compris.

— Ne dis donc pas de bêtises, reprit M. Mellinier en riant. La séance dont je parle est faite par un Américain, qui peut à lui seul émettre plusieurs voix et soutenir une conversation comme si trois ou quatre interlocuteurs étaient réunis; en réalité, il fait causer des poupées de bois qui paraissent animées. Au reste, je ne puis vous en dire davantage, n'ayant pas vu le ventriloque en question ; j'ai simplement entendu dire qu'il était très fort.

— Oh! papa, nous choisissons les poupées parlantes! s'écria Toto, les yeux brillants de joie.

— Parce que, continua Lily, des promenades à la plage et des goûters chez Miremont, nous en aurons d'autres, tandis que ce ventri... chose enfin, il ne restera pas éternellement dans le pays. »

M. Mellinier crut devoir rappeler à sa fille le mot de ventriloque que sa mémoire retenait mal.

« Est-ce e j'irai? demanda Baby.

— Oui, si tu ne t'endors pas à la fin du dîner, » répondit sa mère.

Baby promit de tenir ses yeux grands ouverts.

« Oh! comme ce sera amusant! » s'écria Pépé, qui n'avait pas encore parlé.

Le docteur Mellinier le regarda avec stupéfaction.

« Est-ce que par hasard tu te figures que tu seras de la partie, mon ami? demanda-t-il.

— Mais, papa...

— Détrompe-toi alors, mon pauvre garçon. Je croyais que, de toi-même, tu comprendrais que tu n'as pas mérité d'être de la partie.

— Alors, je ne verrai pas les dames et les messieurs en bois? larmoya Pépé.

— Tant pis pour toi, mon ami! il fallait obéir, travailler quand tu le devais, et surtout dire la vérité. Tu peux aller tout de suite rapprendre ta leçon, achever ton analyse et y ajouter le verbe mentir. »

Pépé éclata en sanglots.

Son frère et ses sœurs intercédèrent pour lui, mais en vain; M. et Mme Mellinier restèrent inflexibles : Pépé avait trop besoin d'une bonne leçon.

Et pendant que Toto, Lily et Baby continuaient à jouer au jardin, l'infortuné monta à la salle d'étude qu'il arrosa de ses pleurs.

Il transperça de même son lit de larmes plus amères encore lorsque, le soir venu, sa bonne le coucha, tandis que son papa, sa maman, Toto, Lily et Baby se rendaient triomphalement aux glacis, où s'élevaient plusieurs baraques, un cirque, un tir et un carrousel en l'honneur d'une fête patronale

---

IV

OU L'ON S'AMUSE

La séance avait débuté par les exercices d'un équilibriste un peu rustique, mais extrêmement fort, qui excitèrent l'admiration du public ; puis vinrent deux joueurs de saxophone qui émerveillèrent l'auditoire. Enfin arriva le tour du clou de la soirée.

Baby Mellinier, qui commençait à s'assoupir, ouvrit des yeux énormes en voyant tout à coup surgir sur le devant de la scène quatre étranges personnages : ils avaient l'air vivants, par l'expression de la physionomie et par certains gestes qu'ils produisaient quand on touchait leur siège (car ils étaient assis, sauf un), quoiqu'ils fussent en bois recouvert de vêtements.

Le numéro un était un homme de grandeur naturelle, enfoncé nonchalamment dans un fauteuil peu moelleux, les jambes mouvantes, l'œil roulant dans l'orbite, le corps revêtu d'un complet à vastes carreaux, comme en portent les Anglais ; un chapeau haut de forme sur ses épais cheveux rouges.

A sa gauche était assise, également dans un fauteuil, une dame d'un certain âge, fraîche de teint, au port

raide mais au sourire agréable ; elle était habillée d'étoffes voyantes mais avec élégance.

A leurs pieds, sur une petite chaise, une fillette de l'âge de baby Mellinier environ demeurait immobile, regardant la société de ses gros yeux bleus fixes.

A droite de l'Anglais automate un négrillon en livrée était debout, la bouche fendue par un rire éternel qui montrait ses dents blanches.

Les assistants, dont la majeure partie se composait de bambins et de bambines, étaient tout yeux et tout oreilles.

Placés au premier rang des places réservées, les petits Mellinier palpitaient de joie et d'émotion.

« C'est la dame en bois que je trouve la plus belle, disait Lily.

— Le monsieur a pourtant un bon type, faisait remarquer le docteur.

— Moi j'aime tant le négrillon ! murmurait Toto

— Et la petite fille, donc ! » s'écriait Baby.

Mme Mellinier pensa, elle, avec un soupir :

Quel dommage que mon pauvre Pépé ne soit pas là ! Comme il s'amuserait !

Enfin master William Stone parut, salué par de brillants applaudissements auxquels il répondit par une courte inclinaison de tête.

« C'est lui qui va parler pour les gens en bois, dites, papa ? demandaient les enfants.

— Comme il est maigre, » ajouta Lily.

Le docteur ne disait rien, lui ; il regardait la figure de William Stone, cette douce figure voilée de tristesse et ce corps exténué dont, seul, il pouvait deviner la faiblesse sous l'apparence noble et digne.

« Comme il paraît distingué ! souffla Mme Mellinier à l'oreille de son mari. On dirait que cet homme exerce

une profession au-dessous de son rang... Il me cause une singulière impression.

— Et il a la mort sur le visage, ajouta le docteur, l'œil toujours fixé sur l'Américain ; son métier le tue. »

William Stone adressa au public quelques mots de politesse et d'explication, et l'on remarqua le son de sa voix, doux et voilé sous l'intonation étrangère qui accompagnait le petit discours.

Ce discours de deux minutes n'avait rien du charlatanisme, du boniment débité en général au public par les gens du métier.

Puis le ventriloque pria poliment la dame en bois d'adresser à la société quelques paroles aimables, ce qu'elle fit aussitôt en y ajoutant quelques gestes simples, et avec un mouvement caractérisé du menton à chaque mot prononcé.

Sa voix était nasillarde, aiguë, mais très nette et très féminine ; elle fut soudain interrompue par son mari, l'homme en bois, qui, avec des gestes déterminés et des mouvements très accentués, se moqua d'elle, la contredit et rit aux éclats.

Le négrillon hocha la tête et murmura une phrase gutturale.

Tous ces différents accents, rapides, très naturels, étonnants, se produisaient dans la bouche du ventriloque debout et immobile entre le monsieur et la dame en bois ; et cette bouche ne remuait pas ; le visage de William Stone demeurait plus impassible que celui des automates ; sous sa fine moustache blonde on ne voyait remuer ses lèvres que s'il s'adressait aux personnages de bois qui étaient censés converser avec lui.

Chacun d'eux chanta à son tour une chansonnette coupée d'interruptions, de rires, de moqueries, de plaintes même.



Le docteur ne disait rien, lui; il regardait la figure de William Stone.

Le *monsieur en bois*, comme disaient les enfants, était particulièrement récalcitrant, et son maître devait le rappeler à l'ordre à chaque instant.

Les petits Mellinier étaient absolument ébahis, ils n'avaient de leur vie vu ni entendu chose pareille ; du reste, nous devons avouer que William Stone était réellement un ventriloque hors ligne, un artiste étonnant.

« Mais, papa, disait Toto, il n'est pas possible que cet homme produise à lui tout seul tous ces sons.

— Si, mon ami, c'est là justement l'art de la ventriloquie : les produire différents sans que rien n'en paraisse.

— Moi je crois, dit Lily, qu'il y a des enfants cachés dans les corps en bois et qu'ils parlent pour les poupées.

— Tu peux être sûre que non, mignonne.

— Et les mouvements, qui les fait faire aux personsages ?

— William Stone, au moyen de ressorts invisibles sans doute. »

Lily se tourna impétueusement vers ses parents :

« Oh ! papa, maman, que j'aimerais à avoir une poupée comme la dame en bois ! »

M. et Mme Mellinier se mirent à rire.

« Merci, répondit la seconde; outre que ce jouet coûterait fort cher, il serait par trop encombrant. »

Quant à Baby, elle était plutôt épouvantée, autant par les figures de bois que par les sons qu'elles produisaient.

Cependant la représentation touchait à son terme : afin de bien prouver à ses auditeurs que ses personnages ne renfermaient rien de suspect dans l'intérieur de leur corps, l'Américain détacha leur tête du tronc et vint sur le devant de la scène les faire converser plus près encore du public.

Des applaudissements frénétiques l'accompagnèrent

quand, la séance terminée, il se retira ; alors, les enfants ravis et les parents vraiment amusés s'apprêtèrent à rentrer chez eux.

Les Mellinier restaient les derniers dans la salle de spectacle afin d'éviter l'encombrement, et ils virent ainsi l'Américain revenir sur la scène pour y mettre un peu d'ordre.

Alors M. Mellinier, qui était la bonté même, enjamba le bord de l'estrade, s'approcha du ventriloque et lui adressa quelques compliments qui parurent flatter l'artiste.

« Voulez-vous voir mes automates de près ? demanda William Stone ; je vous expliquerai mes trucs.

— Je veux bien, et ça amusera ces petits curieux, répondit le docteur en désignant les enfants ; Baby sera même rassurée en touchant *l'homme et la dame en bois*, qui lui ont fait un peu peur. Et ne craignez pas que je profite de vos confidences : je suis médecin et ne vous ferai jamais concurrence, » ajouta-t-il en riant.

William Stone les emmena tous dans l'arrière-théâtre, où il serrait son matériel et où sommeillait la petite Andréina sur une fourrure, en attendant que son papa l'emmenât se coucher.

« Et celle-ci, est-ce aussi une poupée? demanda naïvement Lily en la montrant du doigt.

— Celle-ci est ma fille, mon unique enfant, répliqua l'Américain en attachant un regard d'infinie tendresse sur la fillette qui s'éveillait doucement, surprise par les arrivants.

— Papa ! mon papa ! » fit-elle en lui tendant ses bras caressants.

Puis, comme elle était gentille et bien élevée, elle sauta à terre en apercevant des étrangers et les salua d'un sourire.

« Comme elle est mignonne ! s'écria Lily ; peut-on l'embrasser, monsieur ?

— Mais certainement, miss, elle en sera très heureuse.

— Ah ! c'est joliment amusant, tout ce que fait et dit votre papa ! reprit la petite Mellinier, quand l'Américain eut montré aux visiteurs le système employé avec ses personnages de bois.



Alors M. Mellinier s'approcha du ventriloque et lui adressa quelques compliments.

— Oui, mais ça le fatigue beaucoup, répliqua en mauvais français la petite Andréina ; après les séances, il tousse toujours tellement !

— Ne pourriez-vous prendre quelques semaines de repos absolu ? » demanda le docteur à William Stone, en examinant, sans en avoir l'air, son visage maigre et pâle.

Autour des lèvres décolorées du ventriloque il y eut comme un sourire.

« Non, je ne le puis pas, » répliqua-t-il.

Puis, comme gêné par ces questions pourtant pleines de sollicitude, il ajouta :

« Mais je compte sur le bon climat du midi et sur le

parfum fortifiant des pins qui avoisinent la mer, pour me remettre de mes fatigues. »

Mellinier ne répondit pas, car il n'avait pas le même espoir, lui.

Les enfants admirèrent de près les personnages de bois, et se divertirent beaucoup lorsque le ventriloque poussa un ressort dans le bras de milady qui produisit aussitôt un petit rire aigu et bizarre

Puis, comme il fallait coucher toute cette jeunesse, les Mellinier prirent congé de William Stone après avoir bien caressé la mignonne Andréina.

Debout sur le seuil de la porte, l'Américain les regarda s'éloigner dans la nuit, murmurant, le cœur serré :

« Ces enfants sont heureux : ils ont père et mère pour prendre soin d'eux. Que deviendrait la mienne si je venais à lui manquer? Enfin, ce sont de braves gens qui méritent leur bonheur, et moi, pourquoi me tourmenter, puisqu'on dit qu'aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture ? »

Le lendemain, le pauvre Pépé se sentit doublement puni et regretta vivement sa soirée manquée, aux descriptions enthousiastes que lui firent ses sœurs et son frère ; il se promit bien de ne plus s'exposer, désormais, à de pareilles déceptions.

V

TOROS Y TOREROS

Le 15 du mois d'août, William Stone eut une bonne inspiration : ayant appris que la reine d'Espagne se rendait comme tous les ans avec le petit roi à San-Sébastien et que sa présence, ainsi que les courses de taureaux qu'on y donnait, y attirait une foule considérable, il résolut d'en profiter et de s'y installer quelques jours d'avance avec *la famille Émerillot* et naturellement sa chère Andréina qui ne le quittait jamais.

Malgré la chaleur qui y régnait, le père et la fille trouvèrent beaucoup de charme à la petite ville espagnole, presque française encore tant elle est près de la frontière ; la mer y est ravissante dans la plage en forme de baie qui s'avance jusque dans la ville aux heures de marée. Seulement, tout à l'attente des plaisirs prochains, de la course de taureaux surtout pour laquelle il réserve toutes ses économies, le peuple espagnol ne s'arrêtait guère au petit théâtre de William Stone. Seuls, quelques riches baigneurs en quête de distractions y entraient parfois.

Le jour de la fête ce fut pis encore, et l'Américain dut fermer sa maisonnette

« Nous ne ferons absolument rien aujourd'hui, petite,

dit-il à sa fille étonnée de l'effervescence qui courait dans la ville. J'aurais dû penser que l'Espagnol ne voit qu'une chose au monde : la corrida de toros, et que tout autre spectacle est sans attrait pour lui. Bah ! nous allons tout simplement nous offrir une journée de repos, et cela nous amusera de regarder la foule bigarrée et bruyante qui va et vient dans les rues.

— Et cette course de taureaux, papa, est-ce que c'est joli à voir ?

— Très beau comme aspect, m'a-t-on dit, car je n'en ai jamais vu moi-même, répondit Stone en souriant, mais je doute que ma petite fille la goûte beaucoup, car elle n'a pas d'inclinations sanguinaires.

— Est-ce que ça coûte très cher, ce plaisir-là ?

— Je ne sais trop : il y en a pour toutes les bourses ; nous n'avons qu'à consulter une des affiches dont la ville est pleine. »

En effet, Stone et Andréina s'approchèrent d'une muraille où s'étalaient de rutilantes gravures coloriées représentant les toreros combattant les redoutables bêtes dans leurs costumes éclatants ; au-dessous étaient les noms des héros agrémentés d'épithètes louangeuses, et le prix des places.

L'amphithéâtre de San-Sébastien, étant très grand et très beau, peut contenir beaucoup de monde, et si les loges et les stalles à l'ombre coûtent cher, le peuple trouve des places au soleil et sur les gradins à bon marché.

Pensant faire plaisir à sa fille chérie, Stone prit deux tickets de ces dernières ; outre que, ce jour-là, le soleil voilé de brumes ne donnait pas beaucoup de chaleur, l'Américain ne comptait pas qu'Andréina goûterait longtemps ce spectacle de sang et de meurtre ; il était donc inutile de payer plus cher des places dont on ne profiterait peut-être guère.

Néanmoins, l'ouverture de la course ravit la fillette, qui battit des mains à l'entrée de *la corrida,* à l'aspect des mules caparaçonnées, ornées de pompons rouges et de grelots ; de la *cuadrilla* ou troupe de picadores, de matadores, d'espadas, de *monos savios* ou singes savants, ainsi nommés, on ne sait trop pourquoi, parce qu'ils font



L espada était le fameux Espartero.

pour ainsi dire le métier de domestiques, emmènent les chevaux blessés, forcent les paresseux à avancer et ouvrent les portes de l'arène aux taureaux.

La musique jouait de brillantes marches, les gradins étaient couverts de jolies femmes brunes ou blondes en mantilles blanches ou noires, parées de roses rouges et riant et jasant sous les éventails déployés.

Le président de la course, qui était ce jour-là le *gober-*

nador ou gouverneur de la ville, de sa tribune ornée d'étoffes ponceau jeta la clef du toril au cavalier qui dirigeait la cuadrilla et qui l'attrapa au vol avec adresse, dressé sur son cheval ardent.

Puis toute la troupe rentra sous la voûte; les picadores armés de piques, se tenant tout bardés de fer sur leurs maigres montures à l'œil bandé, demeurèrent dans l'arène ainsi que les toreros munis de leurs capas et de banderillas.

Un des toreros, le plus en vogue en ce moment, vint offrir le taureau à une des belles señoras dont il portait les couleurs sur sa veste brodée d'or, c'est-à-dire qu'il lui fit les honneurs de la course, car on conçoit qu'il ne pouvait lui apporter le féroce animal là, sous son balcon.

Enfin la musique se tut, les cérémonies de la présentation étant finies, et au milieu d'un silence palpitant on ouvrit la porte au taureau.

C'était une bête magnifique au sang ardent, à la queue battant les flancs, au regard rouge, aux cornes aiguës ; étonnée d'abord à l'aspect de l'amphithéâtre lumineux dressé devant elle, et surtout éblouie par le soleil succédant à l'obscurité relative de sa prison, elle jeta un regard surpris autour du cirque, recula en renâclant et creusa le sol de son sabot.

Le petit cœur d'Andréina palpitait comme un oiseau pris au piège, et, déjà frémissante, la fillette se serrait contre son père en murmurant :

« Est-ce qu'il va faire du mal à quelqu'un, papa ?

— C'est probable, ma mignonne, » répondit Stone en souriant.

Au même instant, des cris et des applaudissements éclatèrent :

« Bravo ! bravo toro ! »

Et Dieu sait que les Espagnols ne sont pas plus avares de félicitations bruyantes que d'épithètes flétrissantes

aussi bien pour l'homme que pour l'animal, selon que l'un ou l'autre fait un coup habile ou maladroit.

En effet, cette fois, le taureau ayant couru sur un des misérables chevaux, le cavalier l'avait écarté rapidement de sa lance ; quelques banderilleros agacèrent aussi l'animal, faisant des passes avec leur capa ou manteau rouge, qui a le don d'énerver sensiblement le taureau ; déjà le public commençait à injurier la bête trouvée trop inoffensive par lui sans doute, lorsqu'elle fondit sur une des pauvres rosses qui tremblait de tous ses membres et lui ouvrit le ventre d'un seul coup de ses cornes redoutables.

Le cheval, horriblement ensanglanté, perdant ses entrailles, chancelant sur ses jambes, essaya vainement de ruer et, poussant un gémissement de douleur, roula sur l'arène, tandis que son cavalier se dégageait vivement et courait prendre un cheval frais.

Voyant l'inutilité de ses efforts pour embrocher les banderilleros qui l'esquivaient lestement, affolé par les hameçons de fer que ceux-ci enfonçaient dans son cou et qui l'ensanglantaient affreusement, le taureau se rua sur un autre cheval, puis sur un troisième ; il en coucha ainsi cinq sur le sable, et même, en sa fureur, revenant aux morts dont on ne pouvait débarrasser l'arène, il s'acharnait sur eux, les soulevait en l'air sur sa tête robuste.

C'était un carnage hideux : un cavalier, que le poids de son armure empêchait de se relever et que sa monture avait entraîné en tombant, avait été blessé ; dans son effervescence, deux fois le taureau franchit le petit mur élevé pour servir d'abri aux toreros et aux monos savios ; mais cette drôlerie n'offre heureusement aucun danger pour les spectateurs, l'étroit couloir étant borné vers les gradins par une balustrade haute et solide, et l'on ne faisait qu'en rire.

Ce fut la seule chose qui amusa Andréina, ainsi que le délire exultant des Espagnols que rien ne contient quand il s'agit de taureaux ; tout le reste du temps, elle tenait sa tête cachée sous le bras de son père, ne voulant point voir l'ignoble boucherie qui avait lieu dans l'arène.

Enfin le taureau ayant été reconduit dans le cirque et fatigué à point, l'espada arriva, salué par des cris d'enthousiasme et tenant en main sa longue épée qui allait immoler le féroce animal.

« Tu peux regarder, maintenant, ma petite, dit William Stone à sa fille ; la mort du taureau sera prompte et moins dégoûtante que ce qui vient de se passer. »

Andréina risqua un œil à travers son petit éventail de papier peint, mais son pauvre cœur restait soulevé de dégoût.

L'espada était le fameux Espartero, qui depuis a fini si malheureusement un beau jour sur l'arène de Madrid, éventré par la bête qu'il venait de percer de son épée.

Après quelques essais infructueux, il parvint à prendre le taureau de face, et, au moment où l'animal, éreinté, mais encore féroce, baissait le cou pour s'élancer, il lui enfonça la lame entre les deux épaules presque jusqu'à la garde.

La pauvre bête souffla bruyamment, leva la tête et, la langue pendante, huma l'air avec force ; ses jambes fléchirent, mais elle resta debout, tourna trois fois sur elle-même, fit encore quelques pas en avant, rendit un flot de sang noir par la bouche et tomba.

Comme elle respirait encore, on l'acheva d'un coup de stylet entre les deux cornes : la mort fut instantanée.

Alors ce fut un délire universel : les dames jetaient les bouquets de leur corsage à Espartero, les hommes des cigares, ce qui est le plus grand régal d'un Espagnol.

Les gens du peuple, transportés d'enthousiasme,

lançaient dans l'arène ce qui se trouvait sous leur main, jusqu'à des bouteilles, des chapeaux et des bottines ou des espadrilles.

Mais Andréina ne pouvait même pas rire de cette folie comique ; le front caché sur l'épaule de son père, elle répétait :

« Papa, allons-nous-en, allons-nous-en ! »

William Stone, qui était lui-même fort pâle, emmena



Andréina alla se plonger avec ravissement dans la mer.

bien vite sa fille, heureux d'en avoir fini avec ces émotions.

Dehors, ils respirèrent l'air avec délices, et Andréina alla se plonger avec ravissement dans la mer, tandis que son père lui portait envie pour ce plaisir du bain froid qui lui était interdit.

Ils firent ensuite quelque recette avec les poupées de bois, qui tentèrent les promeneurs ou les malchanceux qui n'avaient pu trouver place dans l'amphithéâtre des courses.

Ainsi le voyage de San-Sébastien ne fut pas une tentative infructueuse, quoiqu'il ne rapportât pas beaucoup d'argent ; la vue des jeunes Espagnoles rappela au père

et à la fille la petite Conchita Salapès si capricieuse, mais si gentille, avec laquelle ils avaient voyagé de Bordeaux à Bayonne.

Avant la fin du mois, Stone se réinstalla dans cette dernière ville où il avait loué un emplacement aux glacis et où il espérait bien gagner encore quelque argent.

VI

CHEZ TANTE ALEXANDRINE

Depuis une semaine master Pépé s'était montré un modèle de bonne conduite et d'application ; c'est qu'il s'attendait bien à ce qui lui pendait à l'oreille.

Tous les ans aux vacances, tante Alexandrine réunissait chez elle ses neveux et nièces avec les amis de ceux-ci, et elle leur offrait une petite fête.

Cette année, elle avait pensé à un petit voyage à Cambo, voire même à San-Sébastien, à une course d'ânes, à une partie en mer ; mais tous les marmots assemblés avaient comploté et demandé un grand goûter dans le beau jardin de tante Alexandrine, suivi d'une représentation des poupées automatiques de William Stone.

Naturellement, tante Alexandrine avait acquiescé au vœu général, et par une radieuse après-midi de dimanche les chers bébés prenaient leurs ébats chez elle, au grand désespoir du jardinier qui s'attendait le lendemain à trouver ses plantes la racine en l'air, les fleurs en terre.

Jusqu'au goûter tout allait comme sur des roulettes, mais ensuite les mamans et les gouvernantes ne répondaient plus de rien, tante Alexandrine ayant la terrible

habitude de faire boire un peu de vin d'Espagne aux bambins.

Alors jugez de l'effervescence de ces petites têtes, une fois la capiteuse liqueur dégustée.

Ce jour-là, le lunch fut si bon que la petite bande eut grand besoin de prendre un peu l'air sur la terrasse de tante Alexandrine où soufflait la brise de mer; quand le calme fut revenu chez les gentils convives, on les installa dans la plus belle salle de la maison, au bout de laquelle se dressaient une estrade et les poupées de bois de l'Américain.

Celui-ci avait amené avec lui sa fillette, afin de ne pas la laisser seule à Bayonne, et, sur l'ordre de tante Alexandrine qui pensait à tout, Toto Mellinier avait été chargé de la faire goûter.

Mais Andréa refusait gâteaux et sucreries, et, toute triste, elle répétait :

« Papa n'aurait pas dû venir : il a été malade toute la journée d'hier et toute la nuit. »

En effet, William Stone était affreusement pâle quand il commença son travail.

Les enfants l'écoutaient, bouche béante, tandis que les parents, se pressant au second plan, prenaient plaisir, eux aussi, à regarder et entendre le ventriloque.

On s'amusait beaucoup; seuls, un œil et une oreille exercés pouvaient deviner quel effort surhumain faisait William Stone pour se tenir debout et pour parler.

Plusieurs fois dans le cours de la séance, le malheureux, pris de vertige, chancela sur ses jambes.

« Cet homme serait-il ivre ? » murmura tante Alexandrine épouvantée.

Le docteur Mellinier se retourna vers elle.

« Non, mais il est malade, dit-il en secouant la tête, bien malade. »

Hélas ! la séance s'achevait à peine que l'Américain s'abattit sur le sol, comme foudroyé ; vite, on envoya les enfants jouer dehors et l'on s'empressa autour de lui.

Par bonheur, le docteur Mellinier avait pu prendre part à la fête sans s'être vu demandé au dehors pour un client pressé ; il fit transporter William Stone dans une chambre confortable du rez-de-chaussée et se mit en devoir de le soigner.



Le médecin installa le malade dans un bon landau.

Mais le bon médecin conservait peu d'espoir, et pour ne pas causer un trop grand embarras à tante Alexandrine qui devait rejoindre son mari à Paris le surlendemain, il installa le malade dans un bon landau avec la petite Andréa désolée, et les fit amener à l'hôtel Saint-Étienne à Bayonne ; des glacis où s'élevait la villa des Tilleuls, le docteur pouvait donc facilement aller soigner l'Américain ; quant aux poupées de ce dernier, on les fit rapporter à Bayonne par un commissionnaire.

La jolie maison de tante Alexandrine vit s'envoler vers sept heures ses joyeux oiseaux ; bambins et bambines, lavés et peignés à tour de bras quelques heures auparavant, s'en retournèrent fripés et barbouillés de terre et

de chocolat, tant ils s'étaient amusés dans le jardin de la bonne dame.

Mais celle-ci restait soucieuse : l'accident arrivé au pauvre ventriloque la remplissait de compassion, et quoiqu'elle ne fût pas très riche, elle chargea M. Mellinier de remettre à l'Américain le double du prix convenu pour la séance donnée chez elle.

De leur côté, les petits Mellinier étaient rentrés à la villa des Tilleuls tout attristés : leur père leur avait dit que William Stone était très malade, et ils pensaient à la petite Andréina qui leur avait paru si gentille.

« Oh ! si vous vouliez, papa ! fit Toto, portant la parole en sa qualité d'aîné pour exprimer le vœu de son frère et de sa sœur.

— Quoi donc, mon mignon ?

— Vous amèneriez ici la petite Andréa pendant que son papa essaye de guérir.

— J'y ai déjà pensé avec votre mère, répondit le docteur, mais je suis heureux, mes chéris, que vous ayez aussi cette bonne idée; j'ai même tenté d'amener Andréina avec moi, mais elle a résisté violemment, et comme elle adore son père, je crois qu'il sera impossible de l'arracher d'auprès de lui.

« Même, elle a tellement peur que je ne l'emmène avec moi, après ma visite au pauvre malade, qu'elle s'enfuit comme un oiseau sauvage à mon approche. Pauvre petite ! mieux vaut peut-être qu'elle profite de son père, et réciproquement, jusqu'au bout.

— Il va donc mourir ? demanda Lily qui avait le cœur gros.

— C'est à prévoir, et dans un espace de temps limité.

— Quel malheur pour l'orpheline ! » soupira Mme Mellinier en regardant les chères petites têtes si joueuses qui l'entouraient et qui ne manquaient de rien, elles.

Mellinier n'exagérait rien en parlant de la fin prochaine du pauvre William Stone, qui s'en allait lentement. Par économie il avait changé d'hôtel et logeait au bout de la ville, dans une auberge peu confortable où on le soignait tant bien que mal.

Il restait souvent des heures entières avec Andréina pour toute gardienne ; l'aubergiste, qui n'avait pas le cœur absolument tendre, montait deux fois par jour et disait à l'Américain :

« Si vous avez besoin de quelque chose, frappez bien fort le plancher avec un bâton et je viendrai. »

Car les gens de l'auberge comprenaient mal le français très incorrect d'Andréina ; d'ailleurs il y avait peu de remèdes à administrer au malade. Mellinier jugeait bon de le soulager le plus possible, d'endormir ses souffrances, et inutile de le tourmenter.

William Stone souffrait peu : sa plus grande douleur était la pensée qu'il laisserait sa fille seule au monde, jetée dans la vie comme une pétale de rose au vent. Que deviendrait-elle, la chère mignonne, si douce, si aimante ?

« N'avez-vous donc aucune famille ? » lui demanda un jour le docteur Mellinier qui, lui aussi, s'inquiétait de l'avenir de l'enfant.

William Stone fixa ses yeux d'agonisant sur le médecin. Depuis plusieurs jours il le voyait, fidèle et désintéressé, le visiter plus en ami qu'en docteur, lui parler affectueusement et caresser Andréina.

Mme Mellinier était venue elle-même plusieurs fois mettre un peu d'ordre dans la pauvre chambre d'auberge ; elle apportait à Andréina, de la part de ses enfants, des fleurs et des fruits qui faisaient sourire la petite étrangère.

Oui, en vérité, le mourant pouvait se confier à ces

excellents cœurs, certain qu'ils lui donneraient aide et bons conseils; il se décida donc à répondre :

« Oui, docteur, j'ai encore un peu de famille; oh! pas beaucoup, mais enfin une sœur tendrement aimée autrefois et qui a épousé un homme de la République Argentine, rapace et égoïste.

— Vous êtes brouillé avec eux?

— Oui, à propos d'affaires d'argent, d'un testament erroné dans sa forme et qui m'a dépossédé de tous biens en leur faveur. Ma sœur, elle, qui est juste et bonne, a voulu passer par-dessus ce défaut de forme et m'abandonner la part qui me revenait de droit en réalité. Mais son mari ne l'a pas permis et elle a dû plier devant sa volonté. C'est pourquoi j'ai quitté mon pays et je suis venu exercer ici la seule industrie à laquelle je pouvais prétendre; mais j'ai eu tort, car ce métier m'a tué.

— Voulez-vous que j'écrive à votre sœur?

— Oui, répondit l'Américain après une courte hésitation; si elle ne répond pas, c'est qu'elle ne sera plus de ce monde... Mais si elle vit, nul doute qu'elle n'adopte l'orpheline que son mari a dépouillée.

— D'abord que savez-vous si Andréina sera bientôt orpheline? dit le docteur, essayant de remonter le moral de son malade.

— Oh! fit celui-ci, je sais ce que j'ai : je meurs, et c'est une horrible chose que de laisser mon enfant derrière moi... toute seule si sa tante ne la recueille pas. »

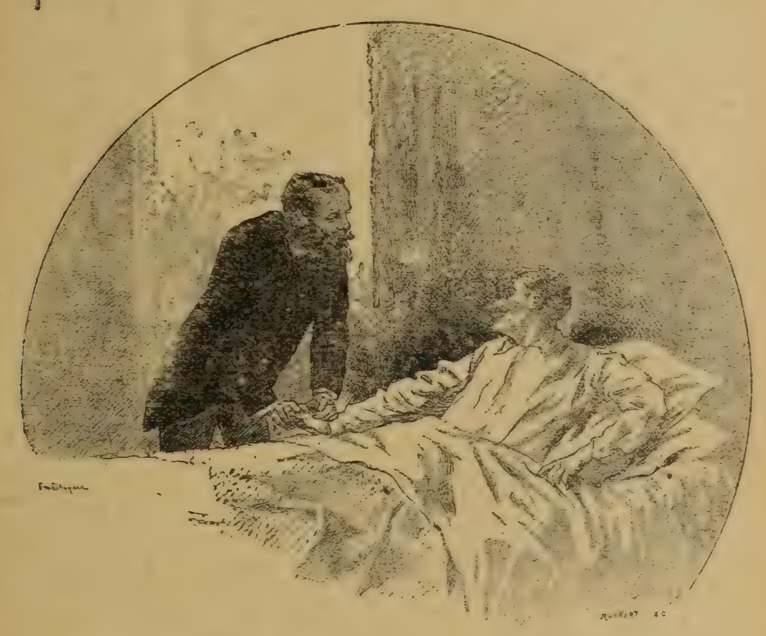
Saisi d'une vive pitié, Mellinier se pencha sur l'Américain.

« Master Stone, dit-il nettement, quand j'aurai écrit là-bas, si je ne reçois pas de réponse, je garderai votre enfant sous mon toit, je vous le jure. »

Une émotion extraordinaire courut sur les traits rigides de Stone : il proféra avec une gratitude infinie :

« Oh ! merci, merci ! que Dieu vous rende en bénédictions tout le bien que vous me faites ! Demain je vous donnerai l'adresse de ma sœur et vous lui écrirez. »

Hélas ! en parlant de lendemain, le pauvre William s'aventurait bien, car cette soirée devait voir son dernier sourire.



Saisi d'une vive pitié, Mellinier se pencha sur l'Américain.

L'idée qu'en cas d'abandon de la part des siens, Andréina serait recueillie sous le toit hospitalier du docteur, amena tout à coup une grande sérénité sur son visage.

Mellinier s'abusa sur l'état de son malade et crut pouvoir aller chez lui pour dîner et préparer la lettre destinée à la tante d'Andréina Stone.

Ainsi fit-il, et en retrouvant aux Tilleuls ses bien-aimés riants et bien portants, son cœur se serra : cette

gaieté, ce bonheur lui fit mal, à côté de la scène désolée qu'il venait de voir.

« Retournes-tu ce soir auprès de ce pauvre homme, mon ami? lui demanda sa femme après le dîner.

— Certainement : le mieux qui se manifestait tout à l'heure en lui peut n'être que factice et je veux le revoir avant la nuit. De plus, je vais écrire à sa sœur, une dame de New-York qui est riche et qui pourra s'occuper de l'enfant. »

Quand il eut achevé sa missive, il la glissa dans une enveloppe qu'il laissa intacte afin d'y écrire l'adresse sous la dictée de William Stone.

Quand il entra chez celui-ci, il trouva Andréina dormant de son sommeil d'ange sur le lit même de son père qui la tenait embrassée ; mais quand Mellinier toucha la main de celui-ci, il la sentit glacée.

L'heure mortelle avait sonné pour l'Américain plus tôt qu'on ne s'y attendait ; il avait dû expirer doucement, endormi pour toujours dans le baiser de son enfant. Et celle-ci, ignorante de son malheur, chaude contre ce corps qui se glaçait, continuait son rêve peut-être riant.

Mellinier s'agenouilla et pria, puis il écarta la petite fille du cadavre et la replaça dans son petit lit ; elle ne s'éveilla pas tout à fait, fit entendre seulement une plainte frêle de bébé qu'on remue dans son sommeil et dormit de nouveau à poings fermés.

« Tant mieux, pensa le docteur, ainsi elle ne sera pas gênante, et nous éviterons une scène de désespoir. »

Il sonna le garçon de l'auberge, le pria de faire monter sa patronne et lui remit un billet en lui ordonnant de le porter sans tarder à la villa des Tilleuls.

L'aubergiste fut étonnée et contrariée à la vue de son client mort, et elle soupira plusieurs fois, mais du haut des bronches seulement et pour la forme, car elle ne se

sentait pas le cœur très attendri ; elle se demandait avec inquiétude si la location de sa chambre lui serait intégralement payée, l'Américain ne lui paraissant pas positivement dans l'aisance.

Le docteur lui donna brièvement quelques indications, et pendant qu'aidée d'une servante l'aubergiste rendait au mort les derniers devoirs, l'excellent homme prit dans ses bras Andréina toujours endormie, l'enveloppa dans un châle afin qu'elle ne sentît pas l'humidité de la nuit et l'emporta ainsi jusqu'à la villa des Tilleuls.

Les distances sont vites franchies à Bayonne : en traversant le passage Sétreire, on arrive promptement aux glacis.

Le docteur trouva sa femme en train de mettre son chapeau pour aller le rejoindre chez William Stone.

« Tout est fini, lui dit-il tristement, et je t'apporte l'orpheline pour que tu la soignes et la consoles en attendant que sa tante la réclame.

— Tu as donc envoyé la lettre ? » demanda Mme Mellinier qui se mit immédiatement en devoir de déshabiller la fillette pour la coucher à côté de Baby.

Le docteur se frappa le front.

« Grand Dieu ! s'écria-t-il, c'est vrai ; la lettre !

— Eh bien ?

— Elle ne peut partir : je n'ai pas l'adresse de la personne en question. L'Américain avait expiré déjà quand j'ai franchi le seuil de sa chambre. »

Mme Mellinier demeura une minute accablée sous cette révélation, puis, reprenant courage :

« Bah ! il est si facile aujourd'hui d'obtenir des renseignements ! Tu feras des démarches avec le peu que tu sais : le nom de William Stone et le nom de Stone seul que portait, étant jeune fille, la sœur du ventriloque.

— Ce sont de faibles indications, murmura le docteur ;

New-York doit renfermer beaucoup de Stone, ce nom est commun en Angleterre comme en Amérique. Mais tu as raison, il ne faut désespérer de rien, nous pourrons peut-être retrouver les parents d'Andréina ; en attendant elle est chez nous, elle n'a rien à craindre. »

Mme Mellinier baisa maternellement le front de la petite fille, qui, à demi réveillée seulement, ne se rendait compte de rien ; puis, la voyant reposer, paisible, à côté de Baby, la vaillante femme se leva, prit le bras de son mari et lui dit :

« Les domestiques veilleront sur nos enfants ; allons prier auprès du pauvre mort qui ne doit pas être abandonné. »

Et ils se rendirent tous les deux à l'auberge, dans la nuit sereine et souriante.

VII

AUX TILLEULS

On avait dit aux quatre petits Mellinier :

« Votre nouvelle amie a du chagrin : vous serez bien gentils pour elle afin de la consoler un peu. »

Et les chers mignons s'appliquaient de leur mieux à faire sourire Andréina ; mais ils y parvenaient difficilement, en dépit de toute leur bonne volonté, car la pauvrette demandait à grands cris son papa dont on l'avait séparée.

— Tu sais bien qu'il est parti pour un long voyage, maman te l'a dit, lui répondait Toto, l'aîné de la bande.

— Pourquoi il ne m'a pas emmenée? Il m'emmène toujours, ordinairement.

— Dame ! c'est que sans doute cette fois il n'aura pas pu, fit le petit bonhomme en se frottant l'oreille, évidemment embarrassé.

— Et pourquoi il ne m'a pas dit adieu, pas embrassée ?

— Il l'a fait bien certainement, mais tu dormais, tu ne t'en es pas doutée.

— Eh ! oui, ajouta Lily, puisque papa t'a apportée ici tout endormie. »

Andréina parut se contenter de cette explication : à cinq ans et quand on n'entend pas très bien la langue française, on admet mieux certains raisonnements.

Afin de la consoler tout à fait, sublime de générosité, Toto offrit à l'orpheline son amitié et une pomme verte qu'il tenait en réserve dans ses poches.

Pépé, lui, en veine de galanterie, apporta à la mignonne un bouquet fait à la diable, avec autant de grâce qu'y aurait mise un gendarme.

Mais Andréina ne vit que l'attention, et elle embrassa ses gentils camarades.

« Veux-tu voir Caramba? lui demanda tout à coup la petite Baby qui était très entreprenante.

— Je veux bien; mais qui est Caramba ?

— Caramba? Comment, tu ne connais pas Caramba ? Le cheval de papa, notre ami Caramba qui ne mord jamais et ne donne pas de coups de pied !

— Allons le voir, s'il est si doux que ça.

— Comme on est peu instruit dans ton pays !... ne pas connaître Caramba ! » répétait miss Baby qui n'en revenait pas d'une telle ignorance.

Pendant que les deux petites allaient à l'écurie prier le domestique de leur montrer le merveilleux animal qui ne mordait ni ne piétinait les enfants, Pépé se frappa le front tout à coup.

« Qu'y a-t-il? lui demanda son frère.

— J'ai oublié de demander à Andréina si elle aimait le chocolat; mon Dieu! que je suis bête! Maman nous a permis de faire la cuisine dehors aujourd'hui, nous aurions fait une crème au chocolat.

— Eh bien! il n'est pas encore l'heure de goûter, puisque nous ne sommes qu'au matin; tu as bien le temps de penser à ça. »

Tout porte à croire cependant qu'Andréina aimait le chocolat, car elle en mangea l'après-midi et même avec un certain plaisir. Les enfants jouèrent ensemble une bonne partie de la journée, sauf Toto qui, âgé de neuf ans, ne devait pas abandonner tout travail.

Andréina admira le jardin, le petit bois, les fleurs odorantes, la cascade et le ruisseau murmurants, mais elle demeura triste : ne pas voir son père pendant vingt-quatre heures, c'était le premier gros chagrin de sa vie.

Hélas ! la pauvre mignonne ne se doutait pas que, pendant qu'on cherchait à la distraire, M. et Mme Mellinier conduisaient son cher papa à sa dernière demeure et s'occupaient ensuite des intérêts de l'orpheline.

Le docteur régla la dépense des Stone à l'auberge, résilia le bail que le pauvre ventriloque avait fait avec la ville pour l'emplacement de son petit théâtre, et déclara à la mairie son intention de garder l'enfant avec lui jusqu'à ce que les démarches tentées pour retrouver sa famille eussent amené un résultat quelconque.

La vente des objets appartenant au mort donna une faible somme qui, jointe à l'argent recueilli dans un petit coffre-fort que l'Américain transportait avec lui, forma un total d'environ deux mille francs. C'était maigre, et cet argent fut placé à la caisse d'épargne au nom d'Andréina Stone.

Par exemple, afin que la pauvrette conservât quelques souvenirs du cher défunt, Mellinier racheta pour elle quelques objets : la montre de son père, une miniature sur ivoire représentant sa mère, la douce et jolie mistress Stone morte peu de temps après la naissance d'Andrée, et enfin l'un des mannequins du ventriloque, celui que les enfants appelaient « la Dame en bois » et qui riait quand on appuyait le doigt sur un certain ressort.

Seulement on ne laissa pas les bambins jouer avec, il

fallait respecter cette épave du passé, et l'on serra la grande poupée dans une chambre de réserve.

Très intelligente, la petite Andréina se tourmentait tout bas de ces singulières menées ; et puis on l'avait habillée de noir et cela lui donnait à réfléchir. Elle ne se plaignit pas, ne pleura pas, mais elle pâlit et maigrit peu à peu; le chagrin amena dans sa santé un profond ébranlement nerveux et elle finit par tomber tout à fait malade.

Alors le docteur et sa femme la soignèrent avec un dévouement admirable, et, du fond de sa tombe, le pauvre père dut les bénir de ce qu'ils faisaient pour son enfant bien-aimée.

Les petits Mellinier eux-mêmes se montrèrent pleins d'attentions pour la malade, surtout Lily qui, vu ses sept ans, passait presque pour une personne raisonnable.

Elle souffrait de voir souffrir Andréina, de voir poser les sinapismes brûlants sur ses petits pieds blancs et délicats, d'entendre ses plaintes et les gémissements que lui arrachait la douleur.

On n'entendait plus de rires frais dans le jardin du docteur ; à travers la maison silencieuse, les jeunes garçons marchaient avec des précautions de chat.

Mais aussi quelle fête, le jour où le bon docteur annonça que la malade entrait en convalescence et pourrait être transportée au jardin!

La maladie avait duré longtemps : l'été s'achevait maintenant, très doux, très pur et encore chaud.

Sous les grands tilleuls, en vue de l'Adour tout bleu, Andréina parut respirer avec plaisir la brise vivifiante.

Avec plus de franchise que d'amabilité, Pépé fit observer que les mollets de la fillette ressemblaient à des pincettes; le fait est qu'Andréa n'avait pas gagné d'embonpoint pendant sa maladie ; heureusement sa faiblesse et

sa maigreur devaient se dissiper, grâce à l'air pur qu'elle respirait et aux soins dont on l'entourait.

Et puis, l'enfance a tant de ressort! Pendant que ses petits amis travaillaient à la salle d'étude, sauf Baby trop jeune pour cela, Andréa, couchée dans l'herbe, jouait avec Microbe devenu son compagnon assidu.



Andréa, couchée dans l'herbe, jouait avec Microbe devenu son compagnon assidu.

L'heure de la récréation sonnée, les cinq enfants se réunissaient avec des cris joyeux et l'on s'amusait follement. Peu à peu, sous cette heureuse influence et se sentant aimée par le docteur et sa femme presque à l'égal de Toto, Pépé, Lily et Baby, l'orpheline recouvra la gaieté de son âge.

On lui disait maintenant que son cher papa vivait dans un repos plein de délices auprès de Dieu, et cette pensée

lui était douce, quoiqu'elle pleurât souvent encore à l'idée de ne plus le revoir.

Elle n'oubliait pas, la pauvrette, mais elle s'habituait par degrés à cette absence et elle finissait par s'y résigner.

« Si au moins nos enfants profitaient de la présence d'Andréina pour apprendre à parler l'anglais ! Ils sont si paresseux pour l'étude des langues étrangères, soupirait un jour Mme Mellinier.

— Au fait, dit son mari, je vais les y contraindre. »

En effet, il fut établi qu'on n'userait que de la langue anglaise pendant les récréations et les repas ; aux heures d'étude on parlerait français.

Andréa, elle, avait assez le temps d'apprendre le français ; et, douée d'une mémoire très vive, elle s'assimilait promptement tout ce qu'elle entendait. Dans la suite, même, ce fut elle qui fit le plus de progrès en espagnol, langue très usitée à Bayonne et à Biarritz, vu leur proximité de l'Espagne.

Seul, Pépé, toujours paresseux et têtu, résistait et gardait le silence lorsque, en jouant, Andréina lui adressait la parole en anglais.

Un jour son père fut témoin de son obstination, et venant à lui :

« Mon ami, tu parleras anglais, je t'y forcerai, lui dit-il.

— Je ne la comprends pas, répondit le petit garçon boudeur en désignant Andréina.

— Allons donc ! tu la comprends bien quand elle t'offre la moitié de son gâteau ou quelque chose de ce genre ; Andréina vient de te poser une question très distincte à laquelle tu vas répondre immédiatement. »

L'enfant continua à garder le silence en regardant ses doigts.

« Tu n'as pas besoin de contempler tes mains, le compte y est, va. »

Puis, tirant sa montre, le docteur ajouta :

« Je te donne cinq minutes pour obéir. »

Mais Pépé s'obstina dans son mutisme et, malgré les signes désespérés que lui adressait Andréina, il ne trouva rien à répondre.



« D'abord je sais bien qu'elle n'est pas toute en bois, elle bouge de temps en temps. »

Devinez la punition que ses parents lui infligèrent.

C'était pour maître Pépé le jour inoubliable, non de la première culotte, mais du premier pantalon ; il devait l'exhiber fièrement sur la plage de Biarritz, et son frère aîné lui avait vanté les douceurs de cette exhibition. Or Pépé fut privé, non de dessert, non de promenade, mais *du pantalon neuf,* et nous vous laissons à juger s'il fut malheureux.

Depuis ce jour, le petit garçon se décida à parler anglais comme ses frères et ses sœurs, et tous firent de

rapides progrès en cette langue. Ainsi Andréina n'oublia pas son idiome natal.

La dame en bois, qu'on avait reléguée dans une chambre de réserve, lui rappelait également son passé; l'enfant allait parfois la visiter avec ses petites amies, sauf Baby, qui avait une peur affreuse de cette grande femme immobile et pourtant vivante d'aspect.

Quand on voulait la lui faire toucher pour la guérir de ses frayeurs, Baby s'écriait :

« D'abord je sais bien qu'elle n'est pas toute en bois, elle bouge de temps en temps ; quand Toto veut me *taquiner*, il tire quelque chose là derrière et la dame remue et même rit ; alors je me sauve. »

Le docteur essayait bien aussi de faire comprendre à Baby que sa terreur était ridicule, mais il n'y réussissait pas toujours.

« Te rappelles-tu, ma bonne amie, demanda-t-il un jour à sa femme, ces figures de cire que nous avons vues ensemble à Londres la première année de notre mariage ?

— Oui, je me rappelle, répondit Mme Mellinier, c'était imité dans la perfection.

— Est-ce que j'y étais ? fit Baby qui posait toujours cette question, parlât-on du déluge, parce qu'elle tenait à honneur d'avoir assisté à la chose, lors même qu'elle ne s'en souvenait pas.

— Mais non, petite sotte, répondit sa mère en riant; tu n'étais même pas de ce monde. »

Emportés par leurs souvenirs, le docteur et sa femme parlèrent d'une autre anecdote arrivée sept ans auparavant, l'année de la naissance de Lily.

« Est-ce que j'y étais? demanda encore la petite fille.

— Non, lui fut-il répondu de nouveau.

— Oh ! mais enfin, je n'étais donc à rien? » murmura-t-elle, prête à pleurer.

On s'amusait beaucoup de cette manie d'enfant, et Pépé, un instant après, fort de la leçon qu'il avait apprise et récitée le matin même, se mit à raconter la prise d'Orléans par Jeanne d'Arc.

« Et là, est-ce te j'y étais ? dit encore Baby.

— Mais oui, comment ne te rappelles-tu pas ça? répliqua Toto très gravement. C'est bien la peine qu'on te mène voir de belles choses.

— Ah ! oui, je me rappelle ! » fit Baby, qui se crut obligée de parler ainsi.

Mais quoiqu'il eût envie de rire au fond, M. Mellinier enjoignit à Baby de perdre sa sotte habitude et à Toto de ne pas induire sa sœur en erreur, même pour plaisanter.

VIII

CIEL SEREIN

Cependant les démarches faites par Mellinier pour retrouver la famille de la petite Stone demeuraient infructueuses, par la raison que mistress Brown, la tante d'Andréina, avait quitté New-York avec son mari et l'on ne savait où ils s'étaient dirigés; hélas! l'Amérique est grande, l'univers est vaste, et les Mellinier désespéraient de jamais retrouver la trace des voyageurs.

« Allons, dit un jour le docteur à sa femme, je crois que nous pouvons considérer Andréina définitivement comme notre fille.

— Je l'espérais un peu, je te l'avoue, mon ami. Il m'eût été pénible dorénavant de voir notre chère mignonne hors de notre nid.

— Au lieu de quatre oiseaux, le nid en contiendra toujours cinq, voilà tout, reprit le médecin. J'avoue aussi que je me serais fait difficilement à l'absence d'Andréa; je suis tellement accoutumé à la regarder comme une des nôtres!

— Et puis, nous sommes récompensés avec cette enfant de la peine que nous prenons pour elle; elle est douce,

reconnaissante, affectueuse; elle a calmé les petites colères de Toto, presque guéri Pépé de sa paresse; elle est une sœur et une amie intime pour Lily, et, moins étourdie que celle-ci, une petite maman pour Baby.

— Ce pauvre William Stone avait de bons principes d'éducation : il élevait parfaitement sa fille.



« Il m'eût été pénible dorénavant de voir notre chère mignonne hors de notre nid. »

— D'ailleurs elle doit tenir de lui beaucoup de ses bonnes qualités. »

Hélas ! en novembre, un gros chagrin tomba sur la bande des cinq enfants : Toto, qui atteignait ses dix ans, entrait au collège comme demi-pensionnaire d'abord, mais c'était un acheminement vers la grande séparation qui aurait lieu deux ans après sa première communion.

Pour le moment, le jeune garçon partait le matin pour

Saint-Louis, collège dirigé par des Bétharamites, et il revenait le soir; on le voit, ce n'était pas une séparation déchirante; néanmoins, les premiers jours parurent fort longs à Pépé et aux fillettes, et le soir le collégien était accueilli comme s'il revenait d'un voyage au long cours.

Par exemple, on avait les dimanches et les après-midi du jeudi pour s'amuser à cœur-joie, et je vous assure qu'on en profitait.

Les enfants ignoraient les démarches (et leur résultat) faites par leurs parents pour retrouver la tante d'Andréa; ils avaient trouvé toute naturelle l'entrée de la fillette dans la famille et se fussent terriblement gendarmés si l'on eût tenté de la reprendre.

Andréina elle-même finissait par se croire la sœur des jeunes Mellinier, et elle donnait souvent le nom de « maman » à leur mère.

Puisque je n'ai plus de maison, ni papa, ni rien, ni personne, pensait-elle, je resterai avec eux toujours.

Et, dans son ignorance sacrée, elle ne devinait pas qu'elle pouvait être une charge pour ses parents adoptifs qui n'étaient pas très riches.

Toute la famille vivait d'un mince revenu qui venait de la dot même de Mme Mellinier, et surtout du travail du docteur qui avait beaucoup de clients à Bayonne et à Biarritz.

On vivait simplement à la villa des Tilleuls, mais on y était heureux: les soirs d'hiver, réunis dans le salon paisible sous l'abat-jour rose et gai de la grosse lampe, on jouait à toutes sortes de jeux amusants et intelligents; l'été, on prenait des boissons fraîches sous les hauts tilleuls, en vue du fleuve qui roulait vers la mer, tandis que la lune mettait des flaques de lueur blanche sur les pelouses, et que Microbe s'y roulait avec des aboiements joyeux.

Dans la journée, quand la chaleur était passée, on attelait Caramba à la charrette anglaise si le docteur n'en avait pas besoin pour sa tournée de malades, et toute cette fournée de jeunesse habillée de rose, de bleu, de blanc, allait se baigner soit à la *Plage des Fous,* soit au *Port Vieux,* soit à la *Chambre d'Amour;* M. Mellinier recommandait



Après avoir remporté plusieurs prix au collège Saint-Louis, Toto entrait en vacances.

pour les enfants le grand air, l'eau et l'exercice, aussi toute la petite smala se portait-elle comme un charme.

Après avoir remporté plusieurs prix au collège Saint-Louis, Toto entrait en vacances à la grande joie de ses frères et sœurs; aussi, pour le récompenser de son application, le docteur emmena-t-il tout ce petit monde à Saint-Jean-de-Luz.

On s'y divertit énormément pendant un mois, puis on revint à la villa des Tilleuls où l'on continua à se récréer et où l'on fut bien aise de retrouver Fabien le cocher, Cadette la cuisinière, Rose, Caramba et même la dame en

bois que les enfants visitaient souvent et même s'amusaient à « faire rire », en tirant le ressort qui la forçait à produire un petit ricanement guttural et bizarre.

Mais la vue du mannequin rendait toujours Andréina sérieuse, car elle lui rappelait son cher papa.

IX

NAUFRAGÉS POUR RIRE

Une belle journée de congé! C'est le mardi-gras, et, quoique l'hiver ne soit pas terminé, le soleil est presque chaud aujourd'hui, le ciel d'un bleu de turquoise, et le vent de mer ne souffle pas. Aussi la famille Mellinier en profite-t-elle pour se rendre à Biarritz par le tramway, de bonne heure, afin que les enfants puissent s'amuser longtemps.

Le docteur a quelques malades à voir, lui; mais aussitôt ses visites achevées il rejoindra la petite famille sur la plage, si on ne le retient pas trop tard. On emporte un grand panier qui contient un énorme goûter, car la brise de l'Océan creuse les estomacs.

Tandis que les trois fillettes et les deux garçons se disposent à jouer, Mme Mellinier déploie sa broderie et se met, comme toutes les mamans, à travailler en surveillant la petite bande :

« A quoi allons-nous nous amuser? dit Toto, plus pressé que les autres de jouir de son jour de congé.

— A la main chaude, suggère Baby qui a une prédi-

lection pour ce divertissement où elle triche toujours un peu.

— Non, construisons plutôt des forts en sable! » s'écrie Pépé.

Andréina fait la grimace.

« Nous y jouons, aux forts en sable, toutes les fois que nous venons à la grande plage, réplique-t-elle.

— Cherchons des crevettes dans les creux des rochers! insinue Lily qui aime à se déchausser pour courir jambes nues dans la vague.

— Moi, j'ai quelque chose de mieux à vous proposer, dit Toto, très grave.

— Quoi donc?

— Dis vite.

— Un jeu nouveau? demandent les enfants avec curiosité.

— Jouons aux naufragés.

— Qu'est-ce te c'est te ça? fait Baby avec un certain dédain.

— Des gens qui se noient, répond Pépé.

— Ah! bien, c'est pas drôle. »

Toto lève les épaules.

« Que tu es sotte, Baby! tu ne comprends pas encore; c'est très drôle, au contraire.

— Alors etsplite-toi, » riposte Baby, qui n'a pu encore s'accoutumer à prononcer les q.

Toto prend une pause héroïque.

« Voilà : nous serons les naufragés de la *Méduse;* vous vous rappelez, ce grand vaisseau, dont papa nous a raconté l'histoire?

— Oui, oui, oui, crièrent les enfants. Mais tu ne veux pas pourtant que nous entrions dans la mer?

— Eh! non, nous serons censément sur un radeau; tenez, nous en construirons un avec les pliants.

— C'est cela, mettons-nous à l'ouvrage!

— Moi, je serai le capitaine, fit modestement Toto.

— Ne te gêne pas, va, fais-toi la part du lion, dit Pépé, jaloux.

— Je suis l'aîné, le plus grand et le plus fort, riposta Toto, c'est mon droit. Toi, Pépé, tu seras mon second.

— Et nous? firent les tros petites filles.

— Lily et Andréina formeront l'équipage des matelots; Baby sera le mousse.

— Et on la mangera à la fin, » ajouta Pépé, pour taquiner sa petite sœur.

Baby se mit à pleurer.

« Ah! mais non, je ne veux pas être le mousse qu'on mange! gémit-elle.

— Il faut pourtant bien que quelqu'un remplisse ce rôle; Andréina et Lily sont trop vieilles pour ça. »

Les deux vieilles de six et huit ans opinèrent du bonnet.

« Pourtant, dit la petite Stone toujours prête à se sacrifier au bon plaisir des autres, si Baby ne veut pas l'être, moi je serai bien le mousse; j'ai justement un col marin et un béret; c'est très joli le costume de mousse.

— Eh bien! non, reste matelot, va, Andréa, » fit Baby, qui luttait entre le désir de rester mousse et la crainte de se voir dévorée, même en imagination.

Les rôles étant distribués et acceptés, le jeu commença. Nos naufragés passèrent par toutes les horreurs de la submersion et de la famine; on chanta en chœur :

Il était un petit navire,

et enfin Toto eut une idée sublime :

« En désespoir de cause, dit-il, nous allons jeter un document à la mer.

— Un quoi? demanda Lily.

— Un document, un papier que nous confierons aux flots, et sur lequel nous écrirons notre malheur et notre détresse.

— Si tu te figures qu'il durera longtemps, ton papier! fit Pépé avec mépris; je ne te donne pas deux minutes pour que l'eau salée en efface l'écriture. »

Toto jeta à son frère un regard de commisération :

« Comme tu es naïf, répliqua-t-il. Tu vas comprendre. »

Puis, courant à Mme Mellinier qui travaillait, abritée sous la galerie des bains :

« Maman, est-ce que nous pouvons goûter?

— Déjà, mes enfants? mais il n'est pas trois heures; il est impossible que vous ayez faim.

— Moi, je n'ai pas encore l'appétit ouvert, déclara Andréina.

— Et puis, ajouta Lily, ça n'aura plus l'air d'un naufrage et d'une disette, si nous mangeons sur le radeau. »

Pépé et Baby ne protestèrent pas, eux : ils étaient toujours prêts à se mettre quelque chose sous la dent.

« C'est que, maman, fit Toto en se grattant l'oreille, nous avons besoin de la bouteille. »

Lorsqu'on goûtait hors de la maison, on emportait toujours une bouteille pleine de sirop et d'eau pour faire boire les enfants.

« Je ne peux pas vous donner à boire et non à manger, mes chéris, répondit Mme Mellinier en riant : quand vous en serez ensuite à vos brioches, vous étoufferez.

— Alors, reprit Toto en retournant à ses camarades, fabriquons toujours le document; nous nous servirons de la bouteille après le goûter. »

Il tira de sa poche une feuille de papier blanc et un crayon tout à l'une de ses extrémités, car maître Toto avait cette louable habitude de dévorer porte-plumes,

règles et crayons, ce qui n'est pas précisément hygiénique; et il se mit à tracer les lignes suivantes :

« Sommes naufragés, côte Nouvelle-Écosse, entre le 42e degré de latitude est et le 25e de longitude. Détresse affreuse. Cinq êtres humains sur rocher inconnu. »

Comme on le voit, les indications étaient loin d'être précises, mais tel quel le document parut admirable aux quatre enfants: seule, Baby déclara qu'elle n'y voyait rien de drôle.

« Prends patience; le plus amusant va venir, lui dit Toto, qui maculait à dessein le papier plié en quatre, afin qu'il eût l'air usé, vieux, avarié.

— Si tu ajoutais : « Sommes en train de manger le « mousse? » insinua Pépé, qui tenait à l'anthropophagie.

Baby protesta, mais on ne l'écouta point, et la sinistre phrase fut placée à la suite de la déclaration.

Ensuite on jugea à propos de goûter, et l'on mit les bouchées doubles, tant on avait hâte d'achever ce jeu si amusant; de temps à autre, tandis que les mâchoires fonctionnaient avidement, on relisait le fameux document, pour s'assurer que nul détail important n'y manquait.

Toto data, signa : Capitaine Laclaque, et parafa.

Enfin, la bouteille étant vide, à la vive satisfaction des cinq amis, on la sécha soigneusement, on y introduisit le papier replié; on la boucha avec mille précautions et on la confia aux flots.

La prétendue épave emportée par la vague flotta un instant à une certaine distance de la grève, puis y fut rapportée par une autre lame et s'échoua, enlisée dans le sable, à une centaine de mètres de l'endroit où elle avait été jetée.

« Ce qui serait drôle, dit Pépé, c'est si nous voyions quelqu'un ramasser notre bouteille, prendre connaissance du contenu et en informer le chef du bureau maritime. »

Les enfants étaient très fiers à cette idée, et ils eussent donné toute la monnaie que renfermait leur petite bourse pour la voir mise à exécution par quelque promeneur crédule.

Ce ne fut pas tout à fait cela qui arriva. Toto, Pépé, Lily, Andréa et Baby, qui étaient tout yeux et tout oreilles, virent s'avancer sur la plage deux dames, dont l'une, d'une quarantaine d'années environ, était mise avec élégance, et l'autre, plus jeune, avec simplicité.

« Si elle pouvait apercevoir la bouteille, » dit Pépé, qui lança son pied droit à la hauteur de son front dans l'exubérance de son désir.

Et voilà que Mme Mellinier, regardant sa montre, appela les naufragés et leur dit en serrant précipitamment son ouvrage :

« Mes chéris, je ne faisais pas attention à l'heure : nous n'avons que le temps d'attraper le tramway, et encore faut-il nous hâter.

— Mais papa doit venir nous rejoindre ici, s'écria Lily qui voulait gagner quelques instants de répit.

— Il est trop tard pour qu'il vienne, répliqua Mme Mellinier; votre papa aura été retenu par ses malades, mes enfants. Allons, vite en route !

— Oh! maman, encore une minute! supplièrent les mignons. Nous voudrions tant voir ramasser notre document !

— Mais nous manquerons le tramway, objecta la prudente mère.

— Nous prendrons le petit chemin de fer qui nous déposera chez nous en quinze minutes, dit Toto, l'homme éminemment pratique de la bande.

— Enfin, soit, conclut Mme Mellinier en se rasseyant.

— Justement, il y a là-bas une dame qui reluque joliment le sable, » fit observer Pépé.



« Alors, reprit Toto en retournant à ses camarades, fabriquons toujours le document : nous nous servirons de la bouteille après le goûter. »

Les enfants avancèrent de quelques mètres vers les deux promeneuses, dont ils entendirent les voix :

« C'est des Anglaises, dit Lily, très fière de sa divination.

— Non, des Américaines, rétorqua Andréa, dont l'oreille plus experte distinguait mieux la nuance des accents.

— C'est toujours la même chose, fit Pépé le taquin.

— Mais non, ce n'est pas la même chose : moi je suis Américaine et pas du tout Anglaise.

— Quand vous aurez fini de vous disputer! dit Toto très attentif aux mouvements des deux étrangères. Elles parlent, ces dames; la demoiselle en gris se baisse, elle ramasse l'objet en question. Quelle chance! Oh! que nous allons rire! Écoutons ce qu'elles vont dire, puisque nous savons de quoi elles parlent. »

Et, prenant des airs curieux et étonnés, les malicieux, ils s'approchèrent des deux promeneuses avec ce sans-façon des enfants, même bien élevés, sur un lieu tel qu'une plage, c'est-à-dire propice à nouer des connaissances éphémères.

Les deux dames parurent d'abord fort intriguées à la vue du flacon que la mer avait eu le temps de rouler dans les algues et le sable.

« Voyez donc ce que c'est, miss Lisley, dit la plus âgée dans la langue de son pays. »

Miss Lisley, qui était la demoiselle de compagnie de l'Américaine, obéit aussitôt, et, retirant ses gants, elle saisit la bouteille, aperçut dans l'intérieur un papier, brisa le verre et prit le document qu'elle déplia et présenta avec un sourire à sa compagne.

Celle-ci lut avec un grand sérieux les premiers mots, mais arrivée aux indications géographiques données par Toto, elle se mit à rire aussi, secoua les épaules et jeta le papier après l'avoir froissé.

« Elle n'y croit pas! » murmura près d'elle une petite voix désappointée, celle de Lily.

La promeneuse se retourna, vit les cinq mignonnes têtes alignées derrière elle, et demanda à Toto, dans un français assez pur :

« C'est vous, mon petit garçon, qui avez imaginé cela?

— Oui, madame, répondit Toto, un peu confus, c'était pour jouer.

— Oh! je le devine, il n'y a pas de mal à plaisanter sur le petit papier. »

Elle rit encore en répétant :

« Funy! very funy, indeed! »

Ce qui veut dire :

« Drôle! très drôle, en vérité. »

Soudain elle cessa de rire; son regard était tombé sur Andréina et elle avait eu un mouvement douloureux en apercevant la petite figure grave de l'enfant.

« Oh! murmura-t-elle, comme elle lui ressemble! quelle peut être cette petite fille? »

Au moment où elle allait interroger de nouveau, on entendit un appel de Mme Mellinier qui signifiait aux enfants de la rejoindre au plus vite pour se rendre à la gare.

Saluant rapidement les deux étrangères, Toto, Pépé, Lily et Andréina coururent prendre leurs pelles abandonnées sur le sable; plus petite et moins ingambe, Baby cria :

« Va pas si vite, Andréina, attends-moi!

— Andréina?... fit l'Américaine avec un tressaillement violent; que dit-elle? Ce nom et cette ressemblance étrange! »

Très émue, elle retint Baby par la main :

« Qui est celle que vous appelez Andréina, mon bijou, et quel est son nom de famille?

— Andréina est celle qui a les mollets nus et un ruban noir dans ses cheveux châtains. Pas, qu'elle est gentille? Elle est ma sœur, *mon autre,* et s'appelle Mellinier, comme papa et maman, comme nous tous. Mais laissez-moi partir, madame, parce que maman va me gronder



Les deux dames parurent d'abord fort intriguées
à la vue du flacon.

si je ne viens pas et nous allons prendre le train pour rentrer à la maison. »

Mistress Brooss, l'Américaine, avait lâché la petite main de Baby et ne l'écoutait plus; ne se doutant pas que la petite fille, qui ne se remémorait plus guère l'entrée d'Andréina dans sa famille, la considérait tout à fait comme sa sœur, la bonne dame la crut sur parole et soupira profondément en disant :

« J'ai pensé une minute être sur la voie; aussi cette

ressemblance!... et ce nom d'Andréina!... Ah! mon pauvre frère, ma pauvre nièce! quand les retrouverais-je? Sans doute William m'en veut encore; il ne sait pas que, veuve depuis plusieurs mois et libre d'agir selon mon cœur, je le cherche partout, lui et son enfant, pour leur rendre la fortune à laquelle ils ont droit et les supplier d'oublier nos différends. Ah! je donnerais beaucoup pour être enfin au bout de mes recherches.

— Vous y arriverez, madame, vous y arriverez, dit la demoiselle de compagnie, émue de ce chagrin si sincère; seulement il faut un peu de temps et de patience puisque vous tâtonnez dans l'inconnu. Peut-être master Stone, obligé de gagner sa vie, a-t-il dû changer de nom...

— C'est vrai; et peut-être est-il mort aussi! répliqua l'Américaine avec amertume. Oh! ce serait affreux, cela. Mort sans s'être reconcilié avec moi alors, en me croyant égoïste et indifférente... Et puis, que serait devenue l'enfant? En quelles mains serait-elle tombée?... J'ai bien fait mettre une note en différents journaux américains ou français; mais William les a-t-il lus?

— Ayez confiance, madame, répéta miss Lisley : vos efforts seront récompensés un jour, je vous l'assure; mais il faut le temps. Ne vous livrez pas à ces pensées tristes qui vous font du mal.

— Miss Lisley, reprit mistress Brooss, vous avez raison, j'ai tort de me laisser aller au découragement. Venez, nous ferons un tour au casino, puis nous dînerons, et dans quelques jours nous retournerons à Paris; j'aime mieux revenir ici pendant l'été. »

X

EXPLOITS DE LA DAME EN BOIS

Un soir de novembre, en revenant du collège, Toto se pâma de rire à la vue de Microbe qui aboyait avec fureur devant une simple canne surmontée d'un chapeau qu'un visiteur avait déposés dans le vestibule avant d'entrer au salon.

« Eh bien! mon ami, lui dit l'écolier, tu peux te vanter de prendre des vessies pour des lanternes : cette canne et ce chapeau ne sont pas un malfaiteur, mais le bien de notre vieil ami M. de Ripal, qui est venu serrer la main à papa.

— Ne gronde pas Microbe, mon garçon, s'écria M. Mellinier en apparaissant tout à coup au bas de l'escalier, précédé de M. de Ripal; il fait son devoir en aboyant avec fureur contre ce qu'il ne connaît pas; c'est ainsi qu'on se défend des voleurs.

— Est-ce vrai, papa, ce qu'on m'a dit à Saint-Louis aujourd'hui, qu'il y a dans le pays une bande de malfaiteurs qui cherchent à dévaliser les villas et qui ne reculent même pas devant un coup de couteau?

— C'est vrai, répondit le docteur en baissant la voix,

mais ne crie pas si fort : tes sœurs et ce poltron de Pépé n'ont pas besoin de le savoir pour trembler de peur le soir dans leurs lits.

— C'est même si vrai, mon cher Toto, dit à son tour M. de Ripal, que je viens emprunter son chien à ton papa pour cette nuit seulement.

— Comment, vous aller emporter notre ami Microbe?

— Oui, mon enfant, j'ai donné campo à mes domestiques pour vingt-quatre heures, et comme je vais me trouver seul dans la côte des Basques, ma maison étant un peu isolée, je prie ton papa de me prêter Microbe pour cette nuit; un chien est une mesure de prudence en pareil cas; je vous le rapporterai fidèlement demain, je vous le promets.

— En venant nous demander à dîner, je l'espère bien? ajouta M. Mellinier en souriant.

— Oui, j'accepte sans façon et j'apporterai des dragées à ces moutards. »

Peu flatté d'être compris dans ceux que désignait l'épithète de moutards, Toto regarda s'éloigner avec une moue expressive le bon M. de Ripal qui tenait Microbe en laisse.

« Tout ça c'est très gentil, murmura l'enfant, mais nous voilà sans chien.

— Bah! vous n'en mourrez pas pour vous passer de Microbe pendant vingt-quatre heures, dit le médecin.

— Et si les voleurs nous attaquent, nous aussi, papa? »

M. Mellinier se mit à rire :

« Pas de danger, mon garçon : ils ne s'en prennent pas aux habitations qui sont aux portes de la ville; et puis, que nous prendraient-ils? Nous nous servons de ruolz pour manger et je ne conserve pas de valeurs chez moi.

— C'est vrai, papa, mais les cambrioleurs n'en savent rien, fit observer assez judicieusement Toto.



Toto se pâma de rire à la vue de Microbe qui aboyait avec fureur devant une simple canne surmontée d'un chapeau.

— C'est égal, nous sommes en nombre pour nous défendre, va, mignon, et les demeures très peuplées ne tentent pas les voleurs, crois-moi. »

Le docteur renouvela à Toto la recommandation de ne pas parler de cela devant son frère et ses sœurs, qu'il était inutile d'effrayer.

Le collégien, en rentrant, trouva la maison en émoi : dans la journée, les petites filles avaient fait des perquisitions à la chambre de réserve, et trouvé la dame en bois en piteux état : les rats, se livrant à des voies de fait sur sa douce et inoffensive personne, lui avaient mangé toute la main.

« Jusqu'au petit doigt inclusivement, » disait Lily indignée.

On convint de semer des souricières dans la pièce et de chercher un autre logement pour la dame en bois.

« Pour ce soir, qu'on la descende au salon, ordonna Mme Mellinier qui avait autre chose à faire qu'à s'occuper d'un mannequin. Nous n'aurons pas de visites aujourd'hui, et ainsi nous en serons débarrassés jusqu'à ce que nous trouvions un meilleur abri à cette estimable personne. »

Ainsi fut fait, et la dame en bois dut se croire très flattée, au dire d'Andréina, d'habiter le salon.

La soirée s'acheva sans encombre; on coucha les enfants de bonne heure, car ils avaient veillé un peu tard le jour précédent, et leurs parents les imitèrent. Vers onze heures, un violent coup de sonnette retentit, et un homme tout essoufflé dit au domestique qui vint ouvrir qu'on demandait le docteur Mellinier tout de suite dans une villa près de la Barre, où un accident venait d'arriver.

Un médecin ne connaît que son devoir; or Mellinier, qui était l'homme du devoir avant tout, s'habilla en hâte, fit atteler Caramba au coupé et partit aussitôt, laissant

la maison paisible et les enfants endormis sous la garde de leur mère et des deux servantes, la cuisinière et la bonne.

Or la cuisinière était sourde et la bonne jeune; toutes les deux dormaient sur leurs deux oreilles et Mme Mellinier en faisait autant, fatiguée qu'elle se trouvait d'une longue promenade dans les pins.

Tandis que la voiture entraînait sous les Allées Marines, le long de l'Adour, le docteur un peu assoupi, trois mauvais sujets couchés sur un banc levèrent la tête au bruit des roues sur la terre humide, et l'un d'eux s'écria :

« Tiens! le docteur Mellinier et son cocher!

— On a sans doute appelé le carabin chez un malade, dit un autre.

— Et un peu loin, ma vieille, sans ça il ne se serait pas donné la peine d'atteler son éparvin.

— Ça serait l'occasion de lui jouer un tour.

— D'abord, moi, je lui garde un chien de ma chienne : pour une fois qu'il m'a parlé, ça a été pour me dire que je ne valais pas deux sous et que le bagne me pendait à l'oreille.

— C'est pas l'embarras : je le crois pas très riche, l'Esculape; n'y a pas grand'chose à gratter chez lui.

— Quand ça ne serait que l'argenterie!

— Histoire de nous faire la main avant de nous exécuter chez les Sancho, ces riches Espagnols que nous voulons alléger de quelques milliers de francs.

— Soit, allons nous faire la main. »

Les trois bandits se levèrent aussitôt et se dirigèrent à pas de loup vers la maison du docteur. La grille avait été laissée ouverte sur le jardin pour le retour de la voiture; les voleurs, chaussés d'espadrilles, ou plutôt *d'espargates* à semelles de cordes, comme on dit dans le pays, arrivèrent sans bruit jusqu'au perron.

« Voici la salle à manger où nous trouverons l'argenterie, dit l'un d'eux en désignant la fenêtre du salon, au rez-de-chaussée. Persiennes vermoulues, pas même de grillage en fer; facile à ouvrir, c'est l'enfance de l'art, cela! »

En effet, ils forcèrent la persienne; puis le plus habile, le poing enveloppé dans son mouchoir, brisa un



« Voici la salle à manger où nous trouverons l'argenterie, » dit l'un d'eux.

carreau de vitre et sauta dans la pièce sombre et inhabitée en disant :

« Pas plus malin que ça! A présent, les *agneaux*, travaillons! »

Et les agneaux furetèrent.

Soudain l'un d'eux, ayant allumé une allumette, poussa une exclamation de rage en apercevant une personne assise toute raide sur un fauteuil de bois et vêtue d'habits un peu fripés.

« Malheur! il y a une femme ici, elle va nous trahir! » s'écria le misérable.

Un de ses compagnons s'élança, et, à la lueur vacillante de l'allumette-bougie, empoigna par le bras... la dame en bois!

Dans ce mouvement il toucha sans le savoir le ressort secret, et la poupée automate du pauvre William Stone se mit à pousser son petit ricanement aigu.

Mais le ressort était un peu rouillé depuis le temps qu'on n'en usait pas : le ricanement ressemblait plutôt à un gémissement, à un cri guttural et éperdu.

« Ah! gueuse! celle-ci va payer pour les autres, tant pis pour elle! nous allons être pincés comme dans une souricière, » gronda le bandit.

Et, lâchant son allumette qui lui brûlait les doigts en s'éteignant, il tira de sa poche un couteau catalan et le plongea dans la poitrine de la dame en bois, s'étonnant de rencontrer une certaine résistance.

Cela fait, il détala par la fenêtre à la suite de ses deux complices qui fuyaient en toute hâte, croyant avoir réveillé toute la maisonnée.

Au premier étage, cependant, tout dormait encore : les bonnes, nous l'avons dit, avaient le sommeil dur; quant aux enfants, on aurait tiré le canon à côté d'eux sans qu'ils se réveillassent.

Seule, Mme Mellinier avait entendu quelque bruit au rez-de-chaussée; mais, ne se rendant pas compte de l'heure qu'il était, elle pensa :

« C'est mon mari qui rentre. »

Et elle reprit son somme interrompu.

Le docteur dut rester absent une partie de la nuit et il rentra dans la maison par une petite porte de derrière, gagna tout de suite le premier étage et se recoucha avec béatitude, sans se douter le moins du monde de l'attentat commis sur la personne de la pauvre dame en bois.

Le cocher remisa son cheval et sa voiture, heureux de se reposer aussi, et ne s'aperçut de rien non plus.

Épouvantés du crime commis par l'un d'eux, les voleurs, si comiquement trompés, fuyaient à toutes jambes, croyant

avoir du sang aux mains, et ils ne s'arrêtèrent que bien loin des Allées Marines, près du phare, où ils tinrent conseil.

« Tu as eu tort, Trumeau, de poignarder cette femme, dit l'un des misérables à mi-voix. Grâce à ton imprudence, voilà notre travail chez les Sancho remis aux calendes grecques.

— Fallait peut-être laisser brailler cette pimbêche? riposta Trumeau, qui n'avait pas été élevé sur les genoux d'une reine; elle aurait ameuté la maison, car elle geignait comme un canard qui a des engelures.

— N'empêche que t'as été maladroit et que nous voilà avec une vilaine affaire sur le dos.

— Et l'expédition Sancho est ratée, reprit le troisième. Après un coup de couteau flanqué à la dame du docteur Mellinier, nous ne pouvons pas aller forcer des serrures dans la même ville; nous n'avons qu'à décamper au plus vite par la route d'Espagne : au jour nous aurons gagné la frontière. »

Ils avaient tort, ces mauvais sujets, de parler ainsi de leurs petites affaires privées, car tandis qu'ils se croyaient bien seuls en ce lieu désert, deux braves douaniers en tournée de nuit se reposaient dans le contre-bas du chemin où ils entendaient tout.

Se jeter sur les bandits et en empoigner deux fut vite fait; le troisième s'échappa, c'était heureusement le moins mauvais des trois.

Armés pour la tournée nocturne en cas de capture, les douaniers ligottèrent les bras de Trumeau et de son compagnon et les traînèrent chez le commissaire de police, où ils avouèrent leur crime.

Dès que le jour fut venu, les autorités se présentèrent chez le docteur qui, fort étonné, se leva à la hâte; mais quelles ne furent pas la surprise et l'hilarité de tous en trouvant au salon la pauvre dame en bois, la poitrine

transpercée d'un coup de poignard; l'arme était même restée fichée dans *la plaie.*

Un instant effrayés à l'idée de l'effraction commise dans leur propre logis, les enfants, descendus de leurs chambres et poussés par la curiosité, ne savaient s'ils devaient rire aussi ou s'indigner du mauvais traitement que les voleurs avaient fait subir à la dame en bois.

L'ancien appareil du ventriloque passa du coup au rang de héros, et on lui donna une belle place dans un cabinet du rez-de-chaussée où les rats ne pourraient pas l'endommager.

Le bruit courut dans la ville que la maison du docteur avait été saccagée par une bande de malfaiteurs, qu'une dame avait été poignardée et enfin les voleurs arrêtés et jetés en prison.

Ainsi se fait l'histoire dans les petites villes de province... et même à Paris. Les visiteurs et surtout les visiteuses affluèrent ce jour-là chez Mme Mellinier, qui s'amusa beaucoup de cette affaire et consentit volontiers à montrer la dame en bois à ceux qui demandèrent à la voir.

Lorque la vérité fut bien connue dans les deux villes, les journaux parlèrent de l'événement et célébrèrent la gloire de la dame en bois, à la grande joie des enfants Mellinier. Peu s'en fallut qu'on ne fît une chanson sur l'ancienne poupée du pauvre William Stone, et Toto, qui commençait à se débrouiller en littérature et qu'on appelait « le poète de la famille », imagina les couplets suivants qui ne figurèrent pas dans la gazette publique, on peut nous en croire :

CHANSON DE LA DAME EN BOIS

PAR TOTO MELLINIER

1er *Couplet.*

Après avoir été
Pendant l'été
Par les souris mangée,
Et puis déménagée
Au petit salon,
La dame en bois, dans la nuit claire,
Vit s'avancer un téméraire
Par le balcon.

2e *Couplet.*

Or ne pouvant crier,
Ni défier
Son maudit adversaire
Qui l'empoigne et la serre,
Pauvre dame en bois!
Sur sa chaise, inèrte, immobile
Et sans se faire de bile,
Elle est sans voix.

3e *Couplet.*

Aussi le lendemain,
Après le bain,
Ses cinq amis accourent
Et tendrement l'entourent...
Jugez des émois
Quand on la voit assassinée,
Et sur son fauteuil affaissée,
La pauvre dame en bois!

Pépé, Lily, Andréina et Baby, qui chantaient ces strophes sur un air inventé par eux, étaient en admiration devant *le génie* de Toto; celui-ci, très fier, n'était pas loin de se

croire un Victor Hugo en herbe, lorsque, heureusement pour lui, son père rabattit un peu son orgueil.

« Mon ami, lui dit-il, il est certain que tu ne rimes pas trop mal pour ton âge; mais avant de faire mieux, tu devrais apprendre les règles de la versification française : tu as commis une faute grossière en mettant deux rimes masculines de suite, à la fin et au commencement de tes strophes; par exemple *voix* et *lendemain.* »

Confus, Toto rougit moins de son erreur que du sentiment d'amour-propre éprouvé tout à l'heure.

« Bah! fit Andréina toujours prête à consoler les autres, nous ne faisons que nous amuser, la chanson est bien bonne pour nous. »

XI

DE QUOI FUMER POUR VINGT-SEPT SOUS

Si la jeunesse continuait à être bien portante et gaie à la villa des Tilleuls, il n'en était pas de même des parents.

Une grosse épreuve menaçait d'écraser le ménage Mellinier : le docteur sentait sa vue s'affaiblir sensiblement depuis quelques mois, et il n'en avait parlé à sa femme que le plus tard possible, afin de ne pas la tourmenter.

Il avait consulté en cachette les célébrités du pays : on lui conseillait de se rendre à Paris pour y voir le meilleur des oculistes; aussi venait-il de consentir à faire ce voyage en plein mois de janvier, accompagné de Mme Mellinier qui, pour un empire, n'eût voulu le laisser partir seul.

Les enfants, auxquels on dissimulait encore la cruelle vérité, crurent qu'ils s'agissait d'un simple voyage d'agrément et ils se divertirent beaucoup pendant les vacances du premier de l'an, quoique leurs parents leur manquassent énormément.

Ils avaient bien remarqué que depuis quelque temps leur père ne lisait plus les journaux, ne feuilletait plus de livres et que, s'il avait un traité de médecine à consulter, il se servait d'un microscope pour se grossir les

caractères; mais l'enfance ne s'inquiète pas facilement et nos bambins profitaient amplement de leur congé.

Comment donc eux si sages, si obéissants depuis près d'une année, conçurent-ils l'idée d'une sottise de premier ordre? C'est ce que nous ne saurions expliquer.

Toujours est-il que le 6 janvier, veille de la rentrée de Toto au collège, la vieille cuisinière proposa de faire un grand goûter composé de crème au chocolat et de pâtisseries qu'elle réussissait très bien.

Andréina eut l'inspiration d'y inviter Microbe; quant à Caramba, on ne put l'admettre à table, mais je vous assure qu'on le regretta bien.

A la prière de Toto et de Pépé, Cadette consentit à verser à chacun des enfants un doigt de liqueur des Iles, ce qui les mit fort en gaieté.

Soudain, comme la bonne leur permettait de faire une partie de croquet, bien enveloppés de châles, car si le soleil brillait l'air était vif, Toto eut une idée.

Si vous vous le rappelez, c'était le garçon aux bonnes idées que notre ami Toto; mais pour cette fois son invention ne fut pas heureuse.

« Si on fumait? proposa-t-il d'un air de mystère.

— Oui, fit Pépé les yeux brillants de convoitise; on pourrait prendre des cigares à papa là-haut dans sa chambre.

— Fi donc! ce serait le voler, ce pauvre papa! Il est tout le temps à dire qu'il faut faire des économies et qu'il voudrait se priver de cigares, même que les derniers, c'est maman qui les lui a achetés.

— Mais alors, comment veux-tu que nous fassions? riposta Pépé. Le marchand de tabac ne nous en donnera pas gratis, va.

— Aussi le payerons-nous, fit Toto avec majesté; et nous prendrons des cigarettes pour les filles.

— Qui ça, les filles?

— Lily et Andréina, donc! Quant à Baby, elle est trop petite.

— Mais je veux faire comme les autres, moi, protesta la benjamine.

— C'est bon; je te permettrai de tirer une bouffée d'une cigarette : ça suffira pour toi.



« Madame, voulez-vous me donner de quoi fumer pour vingt-sept sous, s'il vous plaît? »

— C'est que, dit Andréina qui était songeuse, nos parents ne nous le permettraient pas s'ils étaient ici.

— C'est justement pour ça que nous profitons de leur absence. Papa et maman ne nous laisseraient peut-être pas fumer, parce qu'ils craignent que le goût ne nous en vienne et que Pépé et moi nous ne nous y mettions de trop bonne heure; mais il n'y a aucun mal à cela. »

Ce bon Toto, il parlait pour ne rien dire, parce qu'il

sentait fort bien qu'Andréina avait raison et qu'en fumant ils commettraient une grave désobéissance.

« Mais les dames, ça ne fume pas, reprit Lily, sauf peut-être des étrangères, des Russes, des Espagnoles.

— Nous sommes si près de l'Espagne! et puis, c'est encore plus glorieux pour une fille de fumer que pour un garçon.

— Tu crois? fit Lily ébranlée.

— Voyons, combien avons-nous de sous à nous tous? »

On réunit les bourses et l'on obtint un total de vingt-sept sous.

« Que de sucre d'orge on achèterait avec ça! soupira Baby qui appréciait peu le tabac.

— Tu verras, la cigarette est bien meilleure, » répliqua Pépé.

En sa qualité d'écolier, Toto avait la liberté d'aller jusqu'au centre de la ville sans être accompagné. Il profita donc d'un moment où les bonnes enlevaient les reliefs du goûter à la salle à manger, pour courir à bride abattue chez la plus proche marchande de tabac.

« Madame, voulez-vous me donner de quoi fumer pour vingt-sept sous, s'il vous plaît?

— Volontiers, mon mignon, répondit la vendeuse : voici des cigarettes, des cigares. C'est pour votre papa, sans doute? »

Toto rougit jusqu'aux sourcils, mais il répliqua bravement :

« Non, madame, c'est pour moi.

— Alors, voici le tabac le plus doux que je possède.

— Et... des cigares.

— Oh! ce n'est pas pour les petits garçons.

— Bah! cigarettes ou cigares, c'est tout du tabac; mettez-en deux, je vous prie. »

La marchande, qui se laissait facilement fléchir et qui ne demandait pas mieux que de vendre ses marchandises, plaça deux de ses plus bénins cigares à côté des cigarettes, prit les vingt-sept sous et dit à l'enfant qui se sauvait, son trésor entre les mains :

« Surtout ne fumez pas tout cela, et consultez vos parents avant de vous y mettre. »

En rentrant aux Tilleuls sans que Cadette ni Rose eussent eu vent de l'escapade, Toto montra son emplette à Pépé et à Lily ravis.

« *Un petit de Saint-Louis*, à peine plus âgé que moi, a déjà fumé six fois, dit-il, et il assure que c'est si amusant ! »

Afin de n'être pas aperçus des domestiques qui se tenaient au rez-de-chaussée sur le devant de la maison, les cinq enfants disparurent derrière les gros troncs de tilleuls, feignant de jouer ; ils frottèrent des allumettes, allumèrent, Toto et Pépé un cigare, Lily et Andréa une cigarette de laquelle Baby fut admise à tirer deux bouffées.

Pendant quelques minutes, on entendit des rires et des appels répétés qui prouvaient que le jeu était fort amusant ; puis bientôt on n'entendit plus rien du tout : les cinq malheureux étaient affreusement malades. Clopin-clopant ils rentrèrent à la maison, blancs comme des linges et guéris désormais de l'envie de fumer. Andréina traînait par la main Baby qui sanglotait ; tous accablaient de reproches sanglants l'infortuné Toto qui, plus malade que les autres, n'avait pas la force de se disculper. D'ailleurs, il ne sentait que trop qu'il avait eu tort.

« Si au moins il n'y avait que moi de puni, se disait-il ; mais non, tous y ont passé, jusqu'aux petites sœurs ! »

Cadette fut terrifiée à l'aspect de ces cinq malades, et crut les avoir empoisonnés sans le vouloir dans sa crème ou ses pâtisseries. Mais Andréa, qui ne supportait pas que

l'on cachât plus longtemps une faute, avoua tout aux deux bonnes.

Les braves filles furant scandalisées de tant d'iniquité ; elles couchèrent prestement les coupables et les abreuvèrent d'infusions de thé et de sermons sur l'obéissance.

Pépé était, sinon le plus malade, du moins le plus douillet : il se crut à sa dernière extrémité, demanda du papier et un crayon et fit son testament en ces termes :

« Moi Joseph, dit Pépé Mellinier, empoisonné par ma faute et surtout par celle de mon frère Toto, je lègue :

« 1° Mon couteau neuf sans pointe au cocher Fabien ;

« 2° Un morceau de sucre, qu'on trouvera au fond de mon tiroir, à mon cher Microbe ;

« 3° Mes cahiers d'étude à papa ;

« 4° Mon beau livre de messe à maman ;

« 5° Mes billes à Toto ;

« 6° Mon jeu de l'oie à Lily ;

« 7° Mon vieil arrosoir à Andréina ; je l'avertis qu'il est un peu percé : maman bouchera le trou avec de la cire à cacheter ;

« 8° Mon porte-monnaie, qui est vide, à Baby ;

« 9° Mes mouchoirs de poche à Cadette ; il n'y en a plus que neuf parce que j'en perds toujours ;

« 10° Mon petit singe en caoutchouc à Rose ;

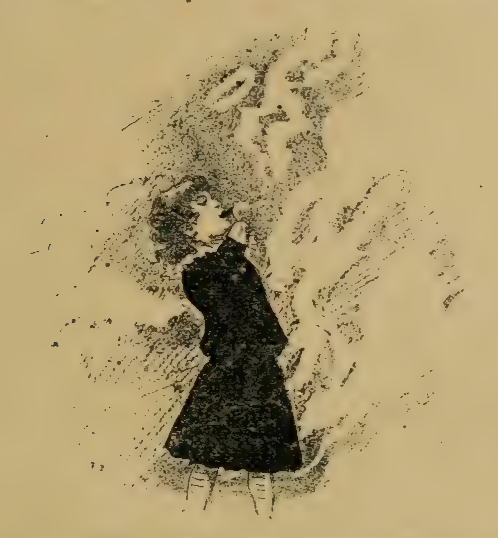
« 11° Je lègue à mon beau pays de France le petit ruisseau que j'ai découvert à Ustaritz un jour que nous nous y promenions, que papa a dit qu'il ne le connaissait pas encore ;

« On pourra l'appeler : le *Pépé*.

« Et maintenant je demande pardon à tous ceux à qui j'ai fait des sottises, et je pardonne à Toto et à Baby tous les cheveux qu'ils m'ont tirés. Voilà, signé

« Pépé Mellinier,
« futur médecin comme papa. »

Cela fait, le prétendu moribond enferma son testament dans une belle enveloppe, écrivit dessus : *Ceci c'est mes dernières volontés,* à peu près comme il l'avait lu dans un livre d'histoires tristes, se retourna sur son lit, le nez contre le mur, et s'endormit d'un sommeil non éternel heureusement.



« Ces gamins, dit-il, faut que ça singe toujours les parents. »

La nuit fut excellente pour les criminels ; Cadette et Rose les gardèrent, et Fabien le cocher, qui couchait dans la maison même en l'absence des maîtres pour plus de sûreté, rit beaucoup de l'histoire que lui contèrent la cuisinière et la bonne.

« Ces gamins ! dit-il, faut que ça singe toujours les parents ; enfin les voilà guéris de l'envie de fumer pour un certain nombre d'années, au moins. »

Quand M. et Mme Mellinier revinrent à Bayonne, on ne leur narra point l'équipée des enfants ; ils avaient assez de soucis déjà, sans s'inquiéter d'une désobéissance passée qui ne devait plus se renouveler.

Ils rentraient chez eux découragés : les oculistes parisiens n'avaient donné aucun espoir de guérison au docteur, et celui-ci se voyait obligé de renoncer à sa carrière.

En effet, comment soigner les malades si l'on n'y voit pas clair ? Mais alors, comment gagner la vie de la chère petite famille ?

Et pour comble de malheur, les Mellinier venaient de subir de fortes pertes d'argent.

XII

DE MAL EN PIS

Tout allait donc de mal en pis chez le bon docteur Mellinier.

Comme il ne pouvait plus pratiquer la médecine, que son état réclamait des soins incessants et que le pauvre revenu qui lui restait ne suffisait plus à nourrir la nichée, il fallut prendre des mesures énergiques.

On quitta la riante villa des Tilleuls pour s'entasser dans une vilaine maisonnette sans jardin dans le quartier isolé de la Chambre d'Amour, entre Anglet et Biarritz.

La mer remplaçait pour les enfants les parterres et le parc ; et encore ne faut-il pas trop se fier à cette plage perfide où sont arrivés nombre d'accidents.

Pour les enfants, tout nouveau tout beau, ils ne souffraient pas trop du changement ; vu l'impossibilité de faire revenir chaque soir Toto à la maison, on l'avait mis pensionnaire à Saint-Louis et on ne le voyait plus que les jours de congé ; c'était un grand chagrin pour Pépé, Lily, Andréa et Baby.

Ses parents, qui eussent désiré l'envoyer à Paris ou à Bordeaux dans un bon collège, ne le pouvaient faute

d'argent, et cette question de l'avenir et de l'éducation des deux garçons n'était pas le moindre de leurs tourments.

On avait vendu le cheval et la voiture, congédié le cocher et la cuisinière, ne conservant que Rose pour cumuler tout le service. Cette fille, dévouée à ses maîtres, avait bien voulu les suivre dans la campagne loin de toute



Elle voulut se charger de Baby, l'habiller chaque matin.

ville, et devenir à la fois cuisinière, femme de chambre et bonne d'enfants.

Microbe avait également suivi la famille dans son exil ; ce n'était pas une grosse bouche à nourrir.

Les repas devenaient d'une frugalité chaque jour plus grande; Mme Mellinier se multipliait pour soigner son mari et lui faire la lecture, pour instruire Pépé et les deux petites filles et aider Rose dans les soins du ménage.

Andréina avait tout de suite compris le rôle à tenir en

cette circonstance; elle devina la peine de ses parents adoptifs et redoubla auprès d'eux de gentillesse et de prévenances.

Elle voulut se charger de Baby, l'habiller chaque matin, lui faire réciter sa prière, lui apprendre à lire et à parler correctement l'anglais.

En un mot elle devint comme sa petite maman et savait très bien la faire obéir.



Lily se mit a l'ouvrage aussi.

Entraînée par son exemple, Lily se mit à l'ouvrage aussi : elle apprit à raccommoder et ne s'en tira pas trop mal ; elle disposait elle-même le couvert à chaque repas et rendait maint service dans la maison, ce qui déchargeait d'autant la bonne et Mme Mellinier.

Pépé lui-même mettait la main à la pâte quand il le fallait, et personne ne se plaignait de cet état de choses. Néanmoins, bien des privations commençaient à se faire sentir; or on n'y était pas encore accoutumé.

Le docteur devenait de plus en plus sombre, passant des heures à calculer de tête, ou, à l'aide d'un verre grossissant, à aligner des chiffres sur un carnet d'un air perplexe.

Le pauvre homme se demandait comment on joindrait les deux bouts et ce qu'il adviendrait, dans la suite, de ces enfants chéris, trop jeunes encore pour penser au choix d'une carrière.

Et cependant, pas une seule fois aux moments de gêne la plus cruelle l'idée ne vint aux Melliner de regretter l'adoption d'Andréa Stone.

Comme aux jours de prospérité ils avaient cinq enfants, sans se dire que le cinquième ne leur tenait par aucun lien du sang.

Leur charité envers l'orpheline ne semblait pourtant pas leur porter bonheur, puisque depuis quelques mois ils marchaient à la ruine et à la pauvreté.

Plus délicate et plus perspicace que ses frères et sœurs, Andréina pressentait le souci de ses parents adoptifs.

« Nous devenons très pauvres, pensait-elle, et nous sommes nombreux. Il faudra que je m'accoutume à n'avoir jamais faim... Heureusement que je ne mange jamais beaucoup ; ma part des repas ira à Pépé, qui grandit et qui a un appétit effrayant. Mon Dieu ! que ne suis-je plus âgée pour pouvoir gagner un peu d'argent ! Mais que ferait une petite fille de huit ans à peine ? comme c'est malheureux de n'être pas plus vieille ! »

XIII

NOUVEAUX ET DERNIERS EXPLOITS DE LA DAME EN BOIS

Il faisait si beau, ce matin de printemps, que Mme Mellinier laissant son mari assis devant la maison, les jambes au soleil, consentit à emmener les enfants faire une promenade à pied jusqu'à Biarritz en passant par le phare.

Il fallait que cette jeunesse se dégourdît un peu les jambes ; on eut soin d'inviter Microbe à la fête et vous verrez que l'on fit bien.

Quoiqu'une certaine tristesse pesât sur la petite troupe, on marchait d'un pas allègre sous le soleil déjà chaud, et les enfants échangeaient quelques plaisanteries qui amenaient forcément un sourire sur les lèvres douloureuses de leur mère.

Ils revirent Biarritz avec plaisir ; ils n'y allaient plus bien souvent, maintenant : d'abord, il faut toujours s'habiller un peu pour s'y promener, et la garde-robe de chacun était peu fournie ; ensuite on avait trop à faire à la maison pour se permettre des excursions même peu coûteuses.

Le printemps est la morte saison pour ce pays ; à part quelques Anglais retardataires ou de vrais malades assidus

aux Nouveaux-Bains, on n'y rencontrait guère d'étrangers.

Ce jour-là cependant, en jouant sur le sable à la marée descendante, Lily, Pépé, Andréina et Baby remarquèrent deux dames, assises sur le petit parapet de pierre qui borde la plage à partir de l'établissement des bains, et abritées sous de jolies ombrelles de soie claire.

« C'est drôle, dit Lily, il me semble que je connais ces figures-là.

— Il me le semble aussi, ajouta Pépé.

— Moi, je me rappelle pas, » fit Baby avec insouciance.

Seule, Andréa restait songeuse.

« Je sais ! s'écria-t-elle tout à coup : c'est la dame au document.

— La dame au quoi ?

— Au document. Tu sais bien, Lily, cette bouteille que nous avons jetée à l'eau il y a un an, où Toto avait écrit que nous étions naufragés.

— Je m'en souviens. Ah ! oui, c'est la dame anglaise ou américaine qui a lu notre fameux papier. Bah ! elle ne se le rappelle pas, elle.

— C'est probable, va.

— Mais vois donc Microbe, comme il est sans-gêne : il tourne autour de ces personnes inconnues et pose sans façon ses pattes humides sur la belle robe de la plus grande.

— Si nous le rappelions ? Siffle-le donc, Pépé, il est trop indiscret, ce pauvre Microbe.

— Il espère qu'on lui donnera un gâteau.

— Il est si gourmand !

— Et voilà si longtemps qu'il n'en mange plus des gâteaux ! » soupira Baby.

On ne pensa plus au chien, et l'on joua jusqu'à l'heure du départ.

Comme on se mettait en route, Pépé siffla Microbe, puis ne s'en inquiéta plus, croyant que selon son habitude le chien le suivrait.

Ce fut seulement à une petite distance de la maison que Baby s'écria :

« Mon Dieu ! Microbe qui n'est pas avec nous !

— Il n'avait qu'à nous suivre comme d'ordinaire, répliqua Lily.

— Mais s'il se perd ?

— Un chien qui a du flair ne se perd pas à quelques kilomètres de la maison où il demeure, dit Mme Mellinier. Microbe est un gourmand qui aura humé la bonne cuisine des hôtels et cherche à se faire offrir quelque friand morceau.

— Mais si on le vole ? objecta Baby vraiment tourmentée du sort de son ami.

— Il a son collier sur lequel est écrit le nom de papa ; du reste on le connaît dans le pays. »

On ne parla plus de Microbe ; et, une fois arrivé au logis, chacun se mit en devoir de s'occuper du déjeuner.

Microbe, cependant, était bel et bien resté auprès de la dame inconnue et de sa compagne, non pour obtenir des gâteaux, mais parce qu'il se sentait de la sympathie pour ces dames.

« Voyez donc, miss Lisley, comme cet animal nous fait des avances, dit l'Américaine en riant ; on dirait qu'il retrouve en nous des amies.

— Il a laissé partir ses petits maîtres, madame, les enfants qui étaient là tout à l'heure et qui l'ont appelé en vain.

— Eh bien ! invitons-le à déjeuner, miss Lisley ; j'aime les bêtes, moi, et celle-ci paraît propre et bien élevée.

— Mais ses propriétaires la croiront perdue.

— Le chien a un collier, miss Lisley, et sans doute l'adresse de ceux-ci y est inscrite ; après le repas je le confierai à un commissionnaire qui le leur portera. »

Miss Lisley lut les mots tracés sur le collier de Microbe.

« Docteur Mellinier, villa des Tilleuls, Bayonne.

— Mellinier... Mellinier... murmura mistress Broos ; où donc ai-je entendu ce nom ? »

Miss Lisley avait de la mémoire.

« C'est l'année dernière, ici, dit-elle ; ces mêmes enfants avaient jeté à la mer une bouteille. Parmi eux était une petite fille du nom d'Andréina et qui ressemblait, disiez-vous, à...

— Je sais ! je sais ! s'exclama l'Américaine. Tiens, mais j'aurais eu du plaisir à la revoir, cette mignonne. Elle m'intéressait.

— Eh bien ! madame, puisque nous faisons chaque après-midi une promenade en voiture sans but déterminé, au lieu de renvoyer le chien par un commissionnaire, rapportez-le vous-même à la famille Mellinier.

— Vous avez beaucoup d'idée, dear, et je vous en fais mon compliment. C'est cela, nous aurons ainsi notre après-midi occupée. »

Il est inutile d'affirmer, je pense, que notre ami Microbe mangea de bon appétit à l'hôtel Victoria où mistress Brooss et sa demoiselle de compagnie occupaient un appartement.

Le déjeuner était bon et Microbe avait pour principe de ne rien refuser.

A la fin du repas seulement il parut inquiet : évidemment il se reprochait d'avoir abandonné ses petits amis et songeait à aller les rejoindre.

Mais mistress Brooss ne lui laissa pas le loisir d'accomplir son projet ; sur sa prière, miss Lisley passa une ficelle dans l'anneau du collier et maintint le chien

tranquille, pendant que l'Américaine donnait l'ordre d'aller chercher un landau,

Quelques minutes plus tard, les deux femmes et le chien prenaient place dans la voiture, qui les emporta rapidement sur la route de Bayonne.

On devine que les Mellinier avaient laissé à leur chien son ancien collier pour faire l'économie d'une nouvelle inscription. La villa des Tilleuls était maintenant occupée par une famille espagnole qui ne sut pas ce dont il s'agissait.

Par bonheur, un brave homme qui passait sur la route, et qui connaissait tout le pays, s'approcha des étrangères et dit :

« Vous demandez le docteur Mellinier ; ma foi ! y a plus d'un an qu'ils ne sont plus là. Ils s'en sont allés loger au diable, à la Chambre d'Amour, dans une petite maison, qu'on appelle le chalet du Page... Depuis que ce pauvre m'sieu est devenu t'aveugle on n'est plus heureux chez eux. »

Mistress Brooss et miss Lisley se regardèrent en souriant :

« Si nous allions à la Chambre d'Amour ? dit la première. Promenade pour promenade, autant celle-ci qu'une autre. »

Elles remercièrent le bonhomme de ses renseignements et remontèrent en voiture avec Microbe, qui avait manifesté une vive émotion à l'aspect de l'ancienne habitation de ses maîtres.

Enfin on atteignit le chalet du Page, derrière lequel s'étendait la mer toute bleue.

C'était jouer de malheur, en vérité ! Les visiteuses n'y trouvèrent que Rose, la bonne, fort occupée à savonner quelques vêtements d'enfants, et miss Baby qui embrassa Microbe sans façon en le grondant de son escapade.

« Si ces dames veulent se reposer un instant? dit Rose ; les maîtres ne tarderont pas à revenir et pourront remercier eux-mêmes ces dames d'avoir ramené ce vagabond de Microbe.

— Au fait, asseyons-nous un petit moment ici, dit mistress Brooss en entrant au salon ; il faut bien laisser souffler les chevaux. »

Timidement, la petite bonne reprit :

« Si ses dames le permettent, je vais continuer mon savonnage pour profiter du soleil et sécher mon linge.

— Allez, ma brave fille, dit mistress Brooss avec un geste bienveillant ; on a une très jolie vue d'ici, nous allons en jouir pendant quelques minutes.

— Et puis, fit tout à coup Baby en venant gravement s'asseoir sur une petite chaise, moi je saurai bien vous tenir compagnie, mesdames. »

Les deux promeneuses se mirent à rire.

« Eh bien ! racontez-nous quelque chose, ma mignonne, répondit l'Américaine.

— Voilà : papa, maman, Pépé, Lily et Andréina sont allés à une cérémonie du Refuge, le grand couvent qui n'est pas loin d'ici, mais ils vont rentrer. Paraît que c'est trop long pour moi, aussi on m'a laissée ici. »

Au nom d'Andréina, mistress Brooss avait tressailli.

« Andréina, c'est votre sœur, n'est-ce pas ?

— Oui, et qu'elle est joliment gentille : c'est elle qui m'habille, me lave, me peigne et m'apprend à lire ; maman a trop à faire maintenant pour que ce soit elle.

— Votre papa est donc malade, ma mignonne ?

— Malade, je sais pas, mais il n'y voit presque plus et c'est bien ennuyeux. Et puis, ça lui fait du chagrin : il ne rit plus jamais ni ne joue avec nous, comme autrefois.

— Aimiez-vous mieux l'ancienne maison que vous habitiez jadis ?

— Aux Tilleuls ? oh ! oui, répondit Baby avec un gros soupir, c'était bien plus beau et on y avait un jardin pour s'amuser ; et Toto pouvait revenir du collège tous les soirs ; on avait trois domestiques, un *chevau* et une voi-



« Et puis, fit tout à coup Baby en venant gravement s'asseoir sur une petite chaise, moi je saurai bien vous tenir compagnie, mesdames. »

ture ; on mangeait de bonnes choses alors, et on allait souvent en tramway ou en chemin de fer.

« Mais voilà, continua l'enfant terrible qui, une fois lancée ne s'arrêtait plus, nous sommes devenus pauvres, paraît. C'est pour ça que papa ne prend plus de café à la fin du dîner, que maman n'a plus que des vilaines robes et que je finis les costumes devenus trop courts pour Lily et pour Andréina. »

Intéressée malgré elle à ce bavardage, navrant dans sa naïveté, mistress Brooss jeta un coup d'œil circulaire autour d'elle.

« C'est vrai, murmura-t-elle ; il y a ici quelques débris d'un certain luxe passé, mais tout parle de tristesse et de gêne. Quel malheur pour ce pauvre chef de famille de devenir aveugle à la fleur de l'âge et quand il faudrait nourrir la nichée ! »

Voyant l'étrangère inspecter le salon exigu mais proprement tenu, Baby crut qu'elle s'ennuyait et cherchait un sujet de distraction.

« C'est que je n'ai rien de joli à vous montrer, madame, » reprit-elle.

Puis tout à coup se levant, joyeuse :

« Si, si, il y a la dame en bois que je vais vous faire voir. Je suis sûre que vous n'avez jamais rien vu de pareil.

— Allons voir la dame en bois qui ne peut être qu'une statue ou une poupée, dit mistress Brooss en se levant et en suivant l'enfant dont le babil l'amusait.

« Mais, ajouta-t-elle sans franchir le seuil du cabinet où entrait Baby, c'est un peu indiscret de notre part de pénétrer ainsi dans l'appartement de personnes qui ne nous connaissent pas.

— Ça ne fait rien, répliquait la fillette toute à son idée ; d'abord mes frères et mes sœurs vous connaissent, et moi aussi, paraît.

— Comment cela ?

— Ils vous ont vue l'année dernière ramasser la bouteille où qu'ils avaient mis un papier, que moi je n'y comprenais rien.

— Ah ! ils s'en souviennent donc, les chers mignons ? s'écria l'Américaine.

— Que oui. Tenez, la voilà la dame en bois ! pas, qu'elle est belle ?

— Oui, firent les deux femmes pour ne pas contrister l'enfant. Mais que pouvez-vous bien faire d'un jouet de cette dimension ?

— Rien du tout. Paraît que c'était au papa d'Andréina qui...

— Comment, au papa d'Andréina ? à M. Mellinier alors ?

— Non, fit Baby qui fouillait sa petite mémoire. Nous, Toto, Lily, Pépé et moi, nous n'avons jamais eu qu'un papa. Andréina, elle en a eu deux, elle : un qui est mort, paraît, et qui faisait parler des personnes en bois comme celle-ci ; et puis mon papa à moi l'a amenée chez nous, et puis elle est devenue notre sœur ; et puis... Oh ! moi, je me rappelle plus tout ça ; j'étais petite et puis j'avais peur de la dame en bois. Une fois même...

— Parlez-moi plutôt d'Andréina, ma mignonne, » demanda mistress Brooss que l'histoire de l'orpheline intéressait plus que tout, même racontée à la façon de Baby.

Mais tandis qu'elle s'asseyait sur une chaise et attirait l'enfant sur ses genoux, miss Lisley, qui examinait à fond la dame en bois, poussa une exclamation de surprise.

« Qu'y a-t-il ? fit l'Américaine en levant la tête.

— Oh ! madame, venez, mais venez donc voir ! »

Et de son doigt ganté elle indiquait à mistress Brooss, accourue à son appel, deux noms tracés sur le cou de l'énorme poupée, sous le col de la robe fripée qui l'habillait.

« William Stone — New-York, » lut mistress Brooss avec stupeur.

Elle passa la main sur son front, comme égarée, puis retomba toute pâle sur son siège, répétant :

« William Stone ! Ce serait donc l'enfant de mon frère, presque mon enfant à moi, cette petite Andréina qui m'a

fait bondir à première vue ? Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! si cela était ! »

Devant l'exaltation, incompréhensible pour elle, de la dame étrangère, Baby eut peur et s'enfuit auprès de la bonne.

« Rose, lui dit-elle, la dame qui est venue en voiture avec une autre, elle a l'air tout drôle et elle pleure à moitié depuis qu'elle a lu des mots écrits sur le cou de la dame en bois.

— Comment, elles ne sont donc pas parties ? fit la bonne avec humeur. Les chevaux ont pourtant eu le temps de se reposer... Il faut que j'aille voir ce qu'elles attendent, puisque les maîtres ne reviennent pas. »

Mais comme la servante et l'enfant se dirigeaient vers le salon, un groupe de personnes parut à l'entrée de la maisonnette.

« Bon ! voilà les maîtres, alors qu'elles se débrouillent avec eux ! » murmura Rose en retournant à sa lessive.

On entendait Pépé qui criait :

« Tiens ! une voiture ! une visite comme au temps où papa exerçait la médecine.

— Qui peut venir nous dénicher dans notre humble trou ? » disait Mme Mellinier à son mari dont elle guidait les pas hésitants.

On franchit la porte du salon. L'œil humide, mais le sourire à la lèvre, mistress Brooss vint au-devant des habitants du chalet, et après un salut rapide adressé aux maîtres de céans, ne pouvant se contenir, elle prit dans ses mains gantées la tête bouclée d'Andréina et la considéra avec une tendresse inquiète en murmurant :

« Oh ! oui, tu es bien celle que je cherche ! Oh ! oui, tu es bien mienne. Je ne me trompe pas.

— Mère, fit la petite fille effrayée, que me veut cette dame ?

— C'est à moi que tu dois donner ce nom de mère, ma chérie; à moi, tu entends bien? »

Puis, revenant soudain à elle, l'Américaine dompta son émotion pour se retourner vers M. et Mme Mellinier et leur dire :

« Pardonnez-moi, vous devez me croire prise de folie,



Elle prit dans ses mains gantées la tête bouclée d'Andréina.

mais vous m'excuserez quand vous saurez tout. Je suis venue ici en me promenant avec miss Lisley, pour vous rapporter ce petit chien resté avec nous sur la plage. Comme nous nous reposions un instant avant de remonter en voiture, votre petite fille que voilà nous a montré ce qu'elle appelle : « la dame en bois. » J'y ai lu un nom qui m'a troublé jusqu'en l'âme : William Stone, celui de mon bien-aimé frère. L'avez-vous donc connu?

— William Stone était le père d'Andréina, et vous, madame, vous seriez donc?

— Sa sœur! s'écria l'Américaine, sa sœur séparée violemment de lui par la jalousie d'un mari, bon certainement, mais autoritaire. Devenue veuve, j'ai fouillé l'Amé-

rique et une partie de l'Europe pour le retrouver, lui dire que je l'ai toujours chéri et lui rendre la fortune qui lui appartenait.

— A la mort de William Stone, reprit l'ancien docteur, nous avons fait de sérieuses démarches à New-York et ailleurs pour découvrir les parents d'Andréina, mais vainement ; il nous a été répondu que sa tante voyageait au loin, on ne savait où, il y a de cela environ trois ans.

— C'est vrai, mon mari m'avait emmenée au Mexique, puis dans les Antilles. Je ne l'ai perdu que depuis quinze mois, et j'ai dû m'occuper d'affaires importantes après son décès. Quand j'ai moi-même cherché mon frère et ma nièce, ignorant la mort du premier, il était sans doute trop tard ; l'adoption d'Andréina par vous était consommée.

— C'est cela, » dit Mme Mellinier.

On s'était assis au salon et le docteur fit à l'Américaine le récit de sa rencontre avec le ventriloque, puis celui de sa fin touchante et de l'entrée d'Andréina sous son toit.

Toute froide d'apparence qu'elle était, mistress Brooss pleurait à grosses larmes en l'écoutant, et elle pressait contre sa poitrine la petite fille qui l'appelait maintenant sa tante.

« Oh ! merci, merci, fit-elle à la fin en pressant les mains du médecin et celles de sa femme ; merci pour tout ce que vous avez fait pour l'orpheline. Dieu vous en récompensera.

— Hélas ! »

Si faible que fût ce soupir, mistress Brooss l'entendit et devina tout ce qu'il contenait d'amertume ; en effet, les Mellinier, rudement éprouvés aujourd'hui, n'avaient guère été bénis dans leur bonne action, jusqu'à présent du moins.

L'Américaine essuya ses yeux rougis, sourit et dit avec gaieté :

« Ayez confiance, désormais les mauvais jours sont finis. »

Puis, s'adressant à Andréina, elle ajouta :

« Sais-tu que tu es riche, mignonne, très riche? »

L'enfant battit des mains.

« Oh ! quel bonheur ! » fit-elle.

Mme Mellinier la regarda un peu étonnée, elle ne la savait pas avide.

« C'est vrai, petite, dit alors l'ex-docteur, tu peux te réjouir, car nous ne te procurions pas beaucoup de plaisirs depuis un an ou deux.

— Vous ne comprenez pas ma pensée, répliqua doucement la fillette; je suis contente de me savoir riche parce que moi c'est vous: vous ne subirez plus de privations, vous n'aurez plus de soucis pour l'avenir. Petite mère n'aura plus les yeux rouges le matin parce qu'elle ne pleurera plus la nuit. Oh! papa n'en savait rien, mais moi je le devinais et je puis le dire aujourd'hui que le malheur est fini.

— Ce n'est pas parce que tu es riche que nous le serons, mignonne, fit Mellinier en souriant. Je connais ton bon cœur, et ton offre généreuse ne m'étonne pas; mais tu n'es qu'une petite fille, et tu n'es pas libre de dépenser ton argent comme tu l'entends. »

Andréina coula un regard inquiet vers sa tante; mais celle-ci se mit à rire :

« Ma nièce n'est pas libre de disposer de sa fortune, soit, dit-elle; mais moi, sa tante et sa tutrice, je puis agir comme bon me semble.

« Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de mon énorme fortune? je vis seule.

— Désormais vous ne serez plus seule, fit amèrement

Mme Mellinier, puisque vous nous reprenez Andréina. »

A ces paroles, la petite Stone se sépara vivement de sa tante et vint appuyer sa tête câline sur l'épaule de son père adoptif.

« Quoi! murmura-t-elle douloureusement ; je ne vous verrai plus ? Ah ! j'aurais mieux aimé ne jamais vous connaître ! »

A cette plainte, l'Américaine comprit par quels liens indissolubles l'orpheline était attachée à ses bienfaiteurs.

« Alors, c'est de moi qu'on ne veut pas, dit-elle gaiement. J'espérais que nous vivrions tous ensemble. Il est vrai que vous ne me connaissez pas encore. Mais je ne suis pas bien difficile à vivre, allez, n'est-ce pas, miss Lisley ?

— Mistress Brooss est la bonté incarnée sous des dehors un peu brusques, » répondit l'Anglaise.

M. et Mme Mellinier s'étaient levés, poussés par une irrésistible émotion.

« Quoi, vous voudriez? commencèrent-ils.

— Cette question ! vous demeurerez toujours le père et la mère... de contrebande de notre Andréina. D'abord, mon cher docteur, vous êtes son tuteur de droit.

— Un tuteur aveugle ! triste choix ! murmura l'ancien médecin.

— Aveugle ! aveugle ! pas tant que cela. Dans trois mois, quand nous aurons réinstallé toute cette petite smala à la villa des Tilleuls que je veux acheter, je vous emmène à New-York, mon bon docteur ; il y a là-bas une merveille d'oculiste qui vous rendra la vue, peut-être pas aussi perçante que la mienne, mais suffisante pour voir le bonheur de tous les vôtres.

« A présent, laissez-moi partir, ajouta-t-elle brusquement pour couper court aux actions de grâces qu'elle devinait sur toutes les lèvres; j'ai une masse de choses à

faire, vous concevez. Vous allez dormir encore cette nuit dans cette bicoque et demain je vous enlève tous ; nous commencerons par déjeuner ensemble à l'hôtel Victoria. »

Les quatre enfants se regardèrent avec ivresse.

« Et Toto qui est au collège ? suggéra Andréina.

— Il ne sera pas oublié, sois tranquille, » répondit mistress Brooss.

Au moment de monter en voiture, elle appela Rose qui accourut, toute rouge et les mains encore pleines de savon.

« Ma fille, lui dit l'Américaine, je sais que vous vous êtes dévouée à la mauvaise fortune de vos maîtres; vous profiterez de leur bonheur dorénavant. Pour commencer, voici ce que vous offre ma nièce Andréina. »

En même temps elle glissait un beau billet de banque dans la poche du tablier de Rose ébahie.

On passa une journée radieuse dans le pauvre chalet du Page ; Andréina, rayonnante, se jeta dans les bras de ses parents adoptifs en leur disant :

« Enfin, enfin, je vais donc pouvoir vous rendre un peu du bonheur que vous m'avez donné, et cela sans me séparer de vous ! »

Depuis bien longtemps on n'avait entendu le docteur ni sa femme parler et rire comme ils le firent ce soir-là.

Si Microbe fut caressé et choyé, je le laisse à penser. Quant à Baby, elle alla tout doucement embrasser la figure froide de la dame en bois en murmurant :

« Tout de même, ça sert à quelque chose d'être bavarde ; et la dame en bois, tout comme moi, est pour une bonne part dans notre bonheur. »

XIV

JOIE SUR TOUTE LA LIGNE

Toto était demandé au parloir, ce qui l'étonnait un peu, vu qu'on n'avait pas l'habitude de venir le voir hors les jours de visite.

« Est-ce que papa serait malade? pensa-t-il tout de suite en devenant pâle. Est-ce qu'il y a encore quelque ennui à la maison ? »

Et, tout tremblant, il courut au parloir. Toto, qui avait maintenant fait sa première communion, était un garçon sage et sérieux, qui comprenait plus que les autres les soucis de ses parents.

Mais quel ne fut pas son étonnement en trouvant, dans la salle attribuée aux visiteurs, une dame inconnue qui causait avec le supérieur de la maison, et Andréina transfigurée, qui s'élança vers lui, radieuse, les yeux brillants, et l'embrassa à pleines lèvres en lui criant :

« Oh! mon Toto, si tu savais comme nous sommes tous heureux, heureux! Et monsieur l'abbé est en train de donner à ma tante la permission de t'emmener en congé de deux jours.

— Qu'est-ce que tu chantes-là, ma petite sœur? répliqua Toto ahuri.

— La vérité, mon cher petit frère.

— D'abord, tu n'as pas de tante.

— Il paraît que si, puisque cette dame que tu vois-là est la sœur de mon pauvre papa.

— La... la sœur... D'où diable te tombe-t-elle?

— Elle ne tombe pas; elle nous est arrivée hier au chalet, et depuis nous sommes tous dans la joie.

— Tu sais, je ne comprends pas du tout ce que tu me racontes, mais ça ne fait rien; toujours est-il que j'ai une sortie de faveur, c'est le meilleur de l'affaire, » dit Toto en riant.

Il regarda attentivement mistress Brooss qui continuait à causer avec le prêtre, et dit tout bas à Andréina :

« Ta tante, cette dame-là? mais, il me semble que je la connais.

— Peut-être, fit la fillette en souriant. Cherche bien.

— Je ne sais pas, dit le petit garçon après une minute de vains efforts; je ne me rappelle pas où je l'ai vue.

— Il y a un peu plus d'un an, à Biarritz, sur la plage des Fous, un jour que nous jouions aux naufragés...

— Ah ! je sais, je sais! s'écria Toto. Mais comment est-elle devenue tout à coup ta tante?

— Ça n'est pas tout à coup, Toto, elle m'a toujours eue pour nièce, mais elle ignorait ce que mon pauvre papa et moi étions devenus; le hasard, ou plutôt la Providence, l'a ramenée à Biarritz cette année avec miss Lisley sa demoiselle de compagnie; elle nous a ramenée Microbe que nous avions égaré sur la plage, et, ne trouvant que Baby au chalet, elle l'a fait causer. Notre petite sœur, qui est bavarde, tu ne l'ignores pas...

— Oh ! oui, qu'elle a la langue longue!

— Lui a montré la dame en bois, continua Andréina

sans s'émouvoir, en lui racontant mon histoire et celle de mon pauvre papa. C'est comme cela que tante Brooss m'a retrouvée.

— Et c'est pour ça qu'on me fait sortir? murmura, évidemment déçu, Toto qui s'attendait à un conte plus merveilleux encore.

— Ah! c'est que j'oublie de te dire que ma tante est riche, que moi-même il paraît que je suis très riche, — je ne peux pas t'expliquer comment, je ne le comprends pas très bien, — et que, par conséquent, tes parents, *nos* parents, veux-je dire, n'auront plus de soucis. Déjà, si tu voyais comme ton père est redevenu joyeux!

— Ça ne m'étonne pas, fit Toto en hochant la tête, il s'inquiétait beaucoup de l'avenir pour nous et pour lui qui devient aveugle.

— Eh bien! maintenant, je t'assure qu'il ne paraît plus anxieux; et maman, donc! Tu vas la trouver rajeunie de dix ans.

— Pauvre maman! elle aussi se donnait bien de la peine! murmura Toto songeur. Et Pépé?

— Pépé pense déjà, le gourmand, au bon repas qu'il va faire.

— Et Lily?

— Lily, la coquette, sera bien aise de ravoir de jolies robes.

— Et Baby?

— Baby est très fière, parce qu'elle se figure que c'est grâce à elle que j'ai retrouvé tante Brooss.

— Et Rose?

— Elle jubile, car elle a reçu déjà une bonne étrenne, et puis nous allons revenir à la villa des Tilleuls que les locataires actuels ne tarderont pas à abandonner.

— Oh! quel bonheur! et toi, Andréina?

— Moi, fit la petite fille dont la gentille frimousse prit

une expression attendrie et pieuse, je remercie le bon Dieu depuis hier de ce qu'il permet que je rende à tous un peu de la joie que vous m'avez donnée. »

Toto embrassa tendrement sa sœur adoptive ; à ce moment, l'entretien du Père supérieur et de lady Brooss



Toto embrassa tendrement sa sœur adoptive.

étant terminé, le premier s'avança vers le collégien et, lui donnant une petite tape amicale sur la joue :

« Allez vite faire votre toilette, mon petit ami : il y a du bonheur chez vous, il faut que vous en preniez votre part. C'est aujourd'hui jour de promenade, je vous donne donc congé jusqu'à demain matin ; soyez rentré à neuf heures par exemple : je vous sais assez bon élève pour rattraper le temps perdu. »

Toto remercia son maître, ne fit qu'un bond jusqu'à la lingerie où il s'habilla pour revenir non moins vite au parloir où l'attendaient Andréina et sa tante.

Il ouvrit de grands yeux à l'aspect de la jolie victoria où il s'assit à reculons, tandis que mistress Brooss et la fillette prenaient place dans le fond.

Quoique un peu intimidé par la présence de l'Américaine, il parla avec entrain tout le long de la route, qui lui parut plus agréable à faire que jamais.

Arrivé au chalet, il se précipita dans les bras de son père et de sa mère qu'il trouva en effet rassérénés et qui lui refirent avec plus de détails le récit que lui avait fait Andréina au collège.

Puis, les enfants étant tous parés de leurs plus beaux habits, on quitta le chalet, M. et Mme Mellinier en voiture avec mistress Brooss et Baby, et le reste de la bande à pied sous la conduite de miss Lisley et de Rose qu'on ne voulait pas laisser seule au logis.

On allait dîner à l'hôtel d'Angleterre, à Biarritz, et je vous assure que tout le monde fit honneur au repas, car il n'y a rien de tel que le bonheur pour exciter l'appétit.

Seul, Toto semblait couver encore une inquiétude.

Enfin un instant, n'y tenant plus, il accrocha le bras de Lily et lui glissa dans l'oreille :

« Tout ça c'est très bien et voilà nos parents hors de souci désormais, grâce à Dieu et à notre chère Andréina; mais est-ce que tu crois qu'elle va rester avec nous?

— Qui ça? Andréina?

— Oui, fit Toto anxieux, Andréina.

— Eh bien! oui; figure-toi, nous avions tous peur, comme toi, que sa tante ne nous l'enlevât et ne la remmenât en Amérique; mais non, il paraît au contraire que nous resterons plus que jamais ensemble, et mistress Brooss, qui est la bonté même, ne demande pas mieux

que de vivre avec nous. Elle dit qu'elle n'a pas d'autre famille que notre Andréina et qu'elle aime la société ; c'est pourquoi elle deviendra comme notre tante à nous.

— Tu en es bien sûre? demanda Toto, les yeux tout brillants de désir.

— Absolument.

— Alors je suis tout à fait heureux ; jusqu'à présent je



« Je propose de boire à la santé de tante Brooss. »

n'osais pas me réjouir, croyant que notre chère petite sœur allait retourner dans son pays natal ; mais puisque tu m'affirmes que non...

— Sois tranquille, va ; mistress Brooss est trop bonne pour nous faire cette peine, et puis elle a l'air de nous aimer.

— Écoute donc, nous ne sommes pas des enfants bien désagréables, Lily ! Il y en a de plus ennuyeux que nous, et nous aimons bien ce que nous aimons.

— Pour ça oui, » fit Lily, riant de la réflexion de son frère.

Or, à la fin du dîner, une surprise était réservée à chacun des convives.

Le docteur trouva dans son verre à champagne un beau

chronomètre à cadran teinté et aux heures en relief sonnant à volonté, c'est-à-dire une montre précieuse pour des yeux malades, car on n'avait besoin, pour la consulter, que de la toucher et de l'écouter.

Mme Mellinier qui, peu à peu forcée par la nécessité, s'était défaite de tous ses bijoux, trouva sous sa serviette un écrin de cuir magnifique renfermant une parure en diamants fort beaux.

Les deux époux étaient doublement heureux, chacun jouissant, en outre, du plaisir de l'autre.

Toto devint pâle de joie en suspendant à son gilet une simple mais jolie montre en or gravée à son chiffre.

Il n'en avait pas eu à sa première communion, ses parents ne pouvant, malgré tout leur désir, faire une si forte dépense.

Pépé poussa un cri d'allégresse quand Andréina, toute souriante, poussa vers lui une bicyclette ! Oui, une bicyclette, son rêve.

Lily eut un amour de petite bourse pleine de pièces d'or pour s'acheter, à son gré, soit des objets utiles, soit une bibliothèque appropriée à son âge.

Baby enfin eut une admirable poupée articulée, telle qu'elle n'en avait jamais possédé, cent fois plus belle et moins encombrante que la dame en bois, d'heureuse mémoire.

Si l'on remercia et embrassa lady Brooss et Andréina, je le laisse à penser.

Avec son franc-parler habituel, Pépé tendit soudain son petit verre à dessert encore vierge de liqueur, et il l'éleva en l'air en disant :

« Je propose de boire à la santé de tante Brooss. »

On rit beaucoup de son sans-façon.

« Mais oui, expliqua-t-il sans se troubler ; nous sommes les frères et les sœurs d'Andréina, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, oui, cria-t-on autour de lui.

— Eh bien ! puisque Mme Brooss est la tante d'Andréina, elle est aussi notre tante. Il n'y a pas d'erreur.

— C'est pourtant vrai, dirent les enfants, écrasés par cette logique.

— Il est trop gentil, le bambin, il faut que je l'embrasse, » s'écria l'Américaine en attirant Pépé à elle.

Et, très fier, Pépé lui tendit sa joue rose.

On remplit les petits verres d'une délicieuse liqueur des Iles, et, ma foi ! je ne réponds pas de toutes les bêtises qui se débitèrent ensuite dans la petite troupe.

Mais, de ce moment, les quatre enfants Mellinier donnèrent à mistress Brooss le nom de tante comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie ; et la bonne dame ne s'en plaignit certes pas.

XV

ENCORE AUX TILLEULS

Eh! oui, nos amis avaient abandonné le triste chalet du Page et la lugubre plage de la Chambre d'Amour pour retrouver la gaie propriété des glacis, à Bayonne.

Mon Dieu! comme l'Adour leur parut bleu, les plantes vivaces, le sable doux aux pieds, le soleil riant et les tilleuls plus beaux, le jour où ils en reprirent possession!

On avait réparé la maison après le départ des locataires, qui ne l'avaient guère habitée plus d'un an et demi, et pour comble de bonheur on put réinstaller Caramba dans son écurie, un break léger et confortable à la fois dans la remise; et la dame en bois eut une place d'honneur dans un cabinet que ne hantaient pas messieurs les rats.

Microbe, lui, manifesta bruyamment la joie qu'il éprouvait à réintégrer domicile aux Tilleuls.

Enfin comme, sachant se faire aimer d'eux, le docteur, sa femme et leurs enfants avaient toujours eu des domestiques fidèles, Fabien l'ancien cocher et Cadette l'ex-cuisinière vinrent les supplier de les reprendre à leur

service, ce à quoi les Mellinier consentirent de grand cœur, on le devine.

Il y eut encore une jolie fête dans la famille Brooss-Mellinier le jour où l'on rependit la crémaillère, et l'on choisit pour cela une après-midi de congé de Toto, afin que le collégien pût en profiter aussi.

Puis, comme les Brooss et les Mellinier étaient des gens d'ordre, on convint d'organiser régulièrement cette nouvelle vie.

On achèverait l'été ensemble aux Tilleuls, sauf un petit voyage dans les Pyrénées que mistress Brooss offrirait à ses amis en septembre et que l'on ferait en touristes, partie en voiture, partie en chemin de fer et même un peu à pied.

« Moi, disait Pépé, je n'y vais pas sans ma bicyclette.

— Ça sera un peu embarrassant en voiture, fit observer Lily en riant; je doute que maman te le permette.

— Avec ça que toi tu n'emporteras pas tes belles robes, mademoiselle la coquette ! riposta Pépé froissé.

— Ah ! mais non, par exemple, fit Lily riant toujours; nous n'aurons avec nous que le strict nécessaire et une seule toilette habillée pour le cas où nous assisterions à quelque petite fête en route; mais j'aurai soin de me munir de quelques livres.

— Avec ça que tu auras le temps de lire en chemin, quand tu auras à admirer de jolis sites !

— Ça ne te regarde pas, tu sais! répliqua la jeune fille, piquée à son tour.

— Comme tu voudras, mais tu verras ce que te dira maman.

— Et toi tu verras ce que te dira papa.

— C'est bien, je le verrai.

— Ne vous disputez donc pas, dit paisiblement Andréina qui les écoutait; tante Brooss est assez bonne pour

vous procurer, chemin faisant, tous les plaisirs qu'il vous plaira d'avoir, sans que nous nous embarrassions d'objets encombrants.

— Ma belle montre ne sera pas un embarras et pourra demeurer attachée à mon gilet, ajouta Toto en admirant le riche bijou sur lequel il ne s'était pas encore blasé.

— Et moi je ne me mettrai pas en voyage sans Sidonie, » fit la petite voix flûtée de Baby.

Sidonie était la belle poupée de la petite fille qui, on ne sait pourquoi, s'était engouée de ce nom prétentieux.

« Ta belle poupée ! tu veux l'emporter ?... Ah ! mais non, s'écria Toto. C'est ça qui serait un fameux embarras; nous l'aurions toujours dans les jambes, ta Sidonie !

— Vous ne l'auriez pas dans les jambes, puisque je l'aurais dans les bras, riposta assez judicieusement miss Baby.

— Moi, dit Andréina, pour tout concilier, si j'étais Toto, je n'emporterais pas ma montre, parce que je risquerais trop de la perdre dans les excursions que nous devons faire.

— Si papa prend la sienne, pourtant !... commença Toto déjà ébranlé dans son idée.

— Papa et toi ça fait deux, répliqua Lily; il n'est pas étourdi comme toi, et ne court point partout comme un enfant.

— Si j'étais Lily, continua Andréina qui souriait toujours, je laisserais maman s'occuper de ma garde-robe, et je n'enlèverais rien à ma bibliothèque, de peur de dépareiller mes jolis volumes ; s'il y a le temps pour la lecture, ma chère Lily, je te promets de t'acheter quelques jolis livres dans les gares; tante Brooss a si bien garni ma bourse !

— Soit, répondit Lily, ramenée à cet argument; il vaut mieux, en effet, que je ne risque pas de dépareiller ma provision de volumes.

— Et si j'étais Baby, dit encore Andréina, je laisserais bien vite Sidonie à la maison, de peur de l'égarer dans la campagne, ou de la faire tomber involontairement dans quelque précipice. »

Le cœur maternel de Baby frissonna à cette horrible perspective.

« Oh! dit-elle avec émotion, je crois bien que je la laisserai aux Tilleuls!

— Mais moi, dit Pépé triomphant, je ne cours pas les mêmes risques : une bicyclette, c'est fait pour voyager; j'emporterai la mienne.

— Tu la casseras ou bien on te la volera, dit tranquillement Andréina.

— Ah! bah!... »

Huit jours après, toute la famille, y compris naturellement mistress Brooss et miss Lisley, s'installaient en chemin de fer pour se rendre à Pierrefitte; là, on devait abandonner la voie ferrée et excursionner en voiture, à pied et à cheval.

Pépé avait si bien tenu à emporter sa bicyclette, que son père, fatigué à la fin, lui avait répondu :

« Emporte-la, mon ami, mais s'il t'arrive quelque accident, à toi ou à ton instrument, ce sera tant pis, on ne te plaindra pas.

— Soit! » répondit l'enfant ravi.

Quant à Toto, sans rien dire il avait caché sous sa petite veste sa belle montre, dont il ne se séparait guère en vacances, car au collège on ne lui permettait pas de s'en servir.

Seules, Lily et Andréina partaient en vraies touristes, sans bagages encombrants ni précieux.

Baby ayant pleuré pour emmener Sidonie, on l'avait laissée libre d'agir à sa fantaisie.

« Seulement, avait ajouté Mme Mellinier, ce sera comme pour la bicyclette de ton frère : prends-en soin toi-même, et s'il arrive quelque malheur à ta poupée, n'en accuse que toi et ne nous fatigue pas de tes jérémiades.

On partit avec un enthousiasme indescriptible. Certes, le pauvre docteur ne devait pas jouir comme les autres de la beauté du voyage et des pays qu'on traverserait, puisque ses yeux lui refusaient à peu près tout service; mais sa femme et mistress Brooss espéraient beaucoup du changement d'air et de l'atmosphère si vivifiante des montagnes pour renouveler ce tempérament affaibli.

« Ceci, en attendant le traitement que nous irons faire à New-York, » disait gaiement l'Américaine, qui avait toujours foi en son cher oculiste des États-Unis.

En l'écoutant, Mellinier souriait avec mélancolie, mais sans partager sa confiance.

Le voyage, divisé en une infinité de jolies excursions, fut on ne peut plus heureux, à part deux ou trois petites aventures plus ou moins désastreuses arrivées à nos amis, et que nous allons narrer rapidement.

La malechance s'en prit d'abord à Toto qui, nous le savons, avait emporté sa montre d'or sans en rien dire à ses parents.

Comme il commençait à se blaser un peu sur la possession de cet objet et ne le contemplait plus à chaque minute, il oublia un beau matin ladite montre sous le traversin de son lit, à l'hôtel de la Poste à Pau, où l'on faisait une première étape.

De Pau, on se rendait à Lourdes sans devoir retourner dans cette première ville.

On était en chemin de fer depuis un quart d'heure environ, lorsque Toto se rappela soudain sa distraction.

C'était trop tard, hélas!

Son émotion fut si vive qu'il devint cramoisi, bleu,

rose, jaune, blanc et enfin vert; ce que voyant, ses parents le crurent malade.

« Qu'as-tu, mon pauvre petit, es-tu souffrant? lui demandèrent-ils.

— Non, c'est-à-dire oui; je... non, ce n'est rien, mais je voudrais retourner à l'hôtel tout de suite.

— Impossible, mon cher enfant, puisque nous roulons sur la voie ferrée. Mais nous pourrions peut-être te soulager; explique-nous ce que tu ressens.

— Je veux retourner à Pau! Je veux retourner à l'hôtel, » fit tout à coup le petit garçon en éclatant en sanglots, ce qui effraya beaucoup ses compagnons de voyage.

Il était dans un tel état d'agitation et de chagrin, que peu s'en fallût qu'il ne tirât le bouton d'alarme, ce qui lui eût valu une grosse amende et au train un bon retard.

« Il devient fou, murmura mistress Brooss. C'est l'air de ce pays qui lui monte à la tête. »

Force fut donc au malheureux Toto de confesser et la sottise qu'il avait commise en emportant sans autorisation sa belle montre, et l'oubli dont il venait en outre de se rendre coupable.

« Ah bien! elle est joliment perdue, ta montre, va! tu peux y compter, s'écria Pépé pour toute consolation. Es-tu bête de l'avoir laissée sous ton oreiller; non, mais es-tu bête!

— Tes compliments ne la lui rendront pas, mon ami, lui dit le docteur en haussant les épaules; mais j'ajoute que Toto n'a pas volé le malheur qui lui arrive : voilà ce que c'est que de désobéir. »

Toto débarqua à Lourdes les yeux gros comme des pommes, le nez rouge de s'être tant mouché, la tête malade d'avoir versé tant de larmes.

Soudain, comme on quittait la gare, Mme Mellinier l'appela à elle :

« Mon cher petit, lui dit-elle, je devrais pour ton châtiment te laisser pleurer encore ta montre; mais je cède à la prière de mistress Brooss qui te juge assez puni comme cela : apprends donc que je savais que tu avais emporté ta montre en voyage, et que je m'attendais à ce qui est arrivé; or, je t'ai surveillé.

« Aujourd'hui donc, m'apercevant de ta négligence, j'ai retiré le précieux bijou de ton lit où il risquait de se briser ou d'être soustrait par un domestique indélicat, et je l'ai enfermé dans mon sac de voyage. »

Toto poussa un cri de joie qui fut entendu à deux kilomètres de là, et il se jeta au cou de sa mère en pleine route.

« N'empêche, mon enfant, que je suis très mécontente de toi, continua Mme Mellinier, et ton père aussi, car tu as agi sournoisement, sottement; aussi pour ta pénitence tu ne toucheras pas à ta montre de tout le temps des vacances.

Toto poussa un soupir de soulagement ; il craignait un châtiment plus dur et ne demandait pas mieux que de n'avoir plus à veiller sur sa montre : merci! pour avoir encore une alerte comme celle-là !

Non, vraiment, c'était assez d'une fois ; il recouvra sa sérénité, quoique encore un peu penaud, et il bénit tout bas sa mère d'avoir de l'ordre à sa place.

Le second événement choisit pour victime Sidonie, et par contre-coup Baby naturellement.

On se rappelle que la petite fille avait tenu à faire participer sa poupée au voyage; elle l'emmena même aux cascades de Gripp, malgré les observations qu'on lui fit.

Or on allait à Gripp à âne, et le guide de Baby avait assez à faire de s'occuper de l'enfant et de la monture.

Sidonie, que rien n'effrayait, demeurait à cheval sur maître Aliboron, puisque tel est le terme consacré par



Plusieurs fois, Toto et Andréina lui avaient gentiment offert de tenir la poupée.

notre langue, et regardait le paysage de ses yeux imperturbables.

Baby, qui n'était pas trop rassurée à la vue des précipices bordant la route, tenait très ferme dans sa petite main la blonde chevelure de Sidonie et regrettait tout bas de s'en être embarrassée.

« Si j'avais su, pensait la petite obstinée toute confuse, je l'aurais joliment laissée à l'hôtel avec nos malles. »

Plusieurs fois, Toto et Andréina lui avaient gentiment offert de tenir la poupée pour qu'elle ne se fatiguât pas; mais Baby avait répondu fièrement :

« Merci, ma fille n'est bien qu'avec moi. »

Et l'on n'avait plus insisté.

Mais voilà qu'à un coude du chemin étroit où la petite caravane montait à la queue leu-leu, Baby vit le précipice si près d'elle, qu'elle ferma instinctivement les yeux et lâcha sa poupée en poussant un cri d'horreur.

L'infortunée Sidonie roula de roc en roc jusqu'au moment où un arbuste sauvage accrocha sa robe et la tint suspendue au-dessus du vide.

« Bon ! ça devait arriver, murmura Pépé. Heureusement que ça n'est qu'une poupée... ma nièce, en réalité.

— Surtout, Baby, ne te penche pas pour regarder où elle est tombée, car tu prendrais le vertige! cria Mme Mellinier qui marchait derrière l'enfant, ne la quittant pas des yeux.

— Oui, maman, » répondit une petite voix étranglée par le chagrin.

Quoique le malheur ne fût pas immense et que la promenade eût lieu sans autre mésaventure, Baby poussa de douloureuses lamentations quand elle mit pied à terre, ce qui fit braire à l'unisson tous les ânes de l'excursion.

On déjeuna à Gripp, mais Baby arrosa de ses larmes

amères son pain et son poulet, et ne put venir à bout de se rasséréner jusqu'à la fin de l'expédition.

Le lendemain matin, comme les grandes personnes consultaient l'hôtelier sur la promenade à faire ce jour-là, notre malheureuse fillette, accroupie auprès de petits vêtements de poupée, pleurait encore l'infortunée Sidonie.

Soudain un jeune garçon, qui, la veille, avait servi de guide à Andréina, se présenta portant dans un mauvais papier le corps de Sidonie ; connaissant à fond les moindres sentiers de la montagne et sachant passer là où les chèvres passaient à peine, le gamin avait été repêcher la poupée, dont la perte avait causé un si grand chagrin à la « petite demoiselle ».

On lui prit son paquet des mains et on l'ouvrit, croyant n'y trouver que les restes informes d'un jouet brisé.

Mais Baby sauta de joie en apercevant *sa fille* à peu près intacte ; ses belles couleurs roses n'avaient même point pâli et elle conservait son éternel sourire sur ses fraîches lèvres ; seul, son petit nez avait souffert de la chute, et de belles boucles de cheveux dorés avaient dû rester accrochées aux ronces et aux arbrisseaux du précipice.

La reconnaissance de Baby pour le sauveur de Sidonie fut telle que la fillette se jeta sans cérémonie au cou du jeune montagnard, qui fut très flatté de cet honneur et encore plus content d'empocher la pièce de cinq francs que lui donna le docteur Mellinier.

La troisième aventure, on le devine, arriva à maître Pépé.

Une après-midi que toute la troupe se rendait d'Argelès à Pierrefitte en voiture, le petit bonhomme supplia qu'on le laissât faire le trajet en vélocipède. M. Mellinier était d'avis qu'on apprît aux enfants à se débrouiller tout seuls de bonne heure, quitte à les voir victimes de légères

aventures au besoin, quand ils voulaient trop en faire à leur tête.

« Fais donc comme tu l'entendras, mon ami, dit le docteur à son second fils ; tu as tenu à apporter ton vélocipède, tu en useras : le trajet est fort simple à faire, sans t'éloigner trop de la voiture qui nous contiendra



Soudain un jeune garçon se présenta portant le corps de Sidonie.

tous ; ne t'écarte pas de la route, et si tu es tenté de désobéir, rappelle-toi l'accident de Toto et celui de la pauvre Sidonie, ajouta le docteur en coulant un regard malicieux du côté de Baby qui rougit à ce ressouvenir.

— Oh ! mais moi, pensa Pépé qui se rengorgeait, je ne suis ni Toto, un entêté, ni Baby, une petite pleurnicheuse ; il ne s'agit que de filer sur la route de Pierrefitte et plus vite que la voiture surtout ; c'est ça qui serait joli si j'arrivais avant eux : quel triomphe ! »

Avec Toto il paria même douze sous, toute sa fortune; chacun d'eux croyait fermement gagner, l'un parce qu'il avait peu foi en la célérité de son frère, l'autre au contraire parce qu'il avait de la présomption.

Et puis à l'hôtel, avant de quitter Argelès, ce dernier s'était clandestinement enquis s'il n'y avait pas un sentier, une traverse, un raccourci pour arriver à Pierrefitte au lieu de suivre la route des voitures.

« Oh ! ma foi ! oui, lui répondit un gamin ; prenez le deuxième chemin que vous rencontrerez à gauche : comme ça vous gagnerez un quart d'heure sur les autres.

— Bon, pensa le tricheur, personne ne s'en doutera, et quand toute la bande descendra de voiture à Pierrefitte je me présenterai à elle frais comme une rose, car j'aurai eu le temps de me reposer et de brosser mes habits.

« Voyons, poursuivit-il, imitant sans s'en douter la Perrette du bon La Fontaine, qu'est-ce que je pourrai bien acheter avec les douze sous de mon pari ? un souvenir du pays ou bien des fruits. Non, du sucre d'orge, ça dure plus longtemps, et je le partagerai avec Toto, » ajouta le petit bonhomme qu'un scrupule agitait à l'idée de sa tricherie.

Il feignit de distancer un peu la voiture où l'on était très gai, ce qui lui causa une légère peine : il lui déplaisait qu'on s'amusât tant quand il manquait à la réunion.

Aussi, je vais bien les attraper, pensa-t-il, en les devançant à la ville.

« Ne vous inquiétez pas si vous ne me voyez pas sur la route, dit-il à ses parents ; je vais en avant.

— Surtout ne tombe pas ! lui cria Mme Mellinier.

— Et ne crève pas ton pneu, ajouta le docteur en riant.

— Bon voyage ! » s'exclama-t-on en chœur.

De fait, Pépé ne courait d'autre risque que de s'étendre

maladroitement dans la poussière ou de casser quelque chose à son instrument.

Il fila donc de toute la vitesse de ses deux roues et, se voyant hors de vue des voyageurs et voyageuses, il ne manqua pas d'enfiler le deuxième sentier à gauche dès qu'il s'y trouva.

Ce chemin n'était pas très bon.

« Je ne sais pas si c'est parce que cette traverse est caillouteuse et que j'y ai plus de peine à manœuvrer, mais il me semble que je devrais être à destination depuis longtemps. »

En effet il pouvait y être depuis une bonne demi-heure, le pauvre garçon, par la raison qu'on l'avait mal renseigné et que la traverse, puisque traverse il y a, ne conduisait pas du tout à Pierrefitte.

Pour comble de malheur, il se rencontra sur la route un caillou tranchant qu'il ne vit pas et il alla rouler dans la poussière avec sa bicyclette mutilée.

Il se releva en maugréant et s'aperçut avec détresse qu'il ne pouvait plus faire manœuvrer les roues.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, il faut donc que je fasse à pied, en remorquant mon instrument, le reste du trajet ? Et cette maudite ville de Pierrefitte qui ne vient pas ! »

Il se mit cependant courageusement à la tâche, mais au bout d'une demi-heure de marche pénible, il ne vit poindre ni ville ni village.

La faim commençait à l'étreindre vigoureusement, la soif lui brûlait le palais et, l'humiliation aidant, il se mit à pleurer.

Les passants étaient fort rares dans ce sentier perdu : au premier qui parut à l'horizon, Pépé s'élança et demanda la route de Pierrefite.

Le piéton, qui était un paysan fort rustique et ne com-

prenait que le patois de son pays, ne put arriver à s'entendre avec lui, et l'infortuné Pépé demeura assis au bord de la route, à l'ombre de sa bicyclette et pleurant de plus belle.

A Pierrefitte cependant, où les Mellinier et mistress Brooss étaient arrivés et se préparaient à faire honneur au déjeuner, on commençait à s'inquiéter de ne pas voir poindre à l'horizon le bicycliste.

« Et pourtant, disait Toto heureux au fond d'avoir gagné son pari, puisque nous ne l'avons pas dépassé sur la route où il nous précédait, c'est qu'il doit être à Pierrefitte. »

Ce ne fut pas une grosse affaire que de fouiller toute la ville ; mais, hélas ! point de Pépé.

Alors réellement anxieux, M. et Mme Mellinier prièrent le cocher de rebrousser chemin pour retrouver l'enfant.

Point de Pépé non plus sur la route !

Enfin, comme on s'apprêtait à envoyer des hommes dans différentes directions, on finit par apercevoir une petite ombre, celle d'un garçonnet éploré qui traînait avec lui une bicyclette endommagée.

Le malheureux Pépé avait pris le parti de revenir de la traverse à la route et de suivre celle-ci jusqu'à Pierrefitte, à moins qu'il n'eût la chance de rencontrer un voiturier qui se chargerait de l'y conduire.

Quoiqu'il fût très honteux du résultat de son équipée, Pépé ne put dissimuler sa joie de retrouver son père et sa mère ; il était à bout de forces, poudreux, trempé de sueur et de larmes, et affamé et altéré jusqu'à en être malade.

Sa rentrée à l'hôtel ne fut pas triomphale, tant s'en faut, et il pleura toutes les larmes de ses yeux en confessant sa fraude et sa désobéissance.

Il en avait été rudement puni, et qui mieux est, depuis

cette mésaventure, il sentit son amour de bicyclette tant soit peu refroidi.

Les malechances s'arrêtèrent là, par bonheur, et le reste du voyage s'effectua admirablement; on revint donc aux Tilleuls un peu avant la fin des vacances, brunis, grossis, hâlés, fortifiés et doués d'appétits magnifiques, au vif plaisir de Cadette, de Rose, de Fabien, de Caramba et surtout de Microbe.

XVI

ABSENCE ET RÉUNION

« Mon cher papa,

« J'écris très gros pour que vous puissiez me lire facilement si, comme maman nous le dit dans sa dernière lettre, vos yeux vont mieux.

« Oh ! que je le voudrais !

« Alors, vous avez fait un bon voyage avec tante Brooss, maman et Andréina qui nous manque joliment aussi ?

« Lily, Baby et moi, nous tâchons d'être très sages sous la direction de miss Lisley qui nous apprend l'anglais très à fond et nous soigne beaucoup.

« Cadette, Rose et Fabien nous soignent aussi très bien ; nous mangeons énormément, sans être trop gourmands ; Lily a des robes trop étroites maintenant, Baby n'est plus si grosse heureusement, et moi, tous mes pantalons sont devenus trop courts.

« Nous gardons nos noisettes et les bonbons de notre dessert pour quand nous verrons Toto à sa première sortie. Malheureusement ça ne sera pas de sitôt, car les

vacances sont encore loin, et nos sucreries risquent de devenir bien dures.

« Je me remets à piocher ma bicyclette que j'avais bien abandonnée, vous vous rappelez depuis quand ?

« Je voudrais devenir assez fort pour aller embrasser ce cher Toto à Paris. C'est drôle comme, depuis qu'il est si loin de nous, je l'aime beaucoup plus et je n'ai plus du tout envie de me disputer avec lui.

« Sidonie a toujours le nez cassé, mais Baby l'aime comme ça.

« Miss Lisley nous raconte de jolies histoires que je vous raconterai quand vous reviendrez en France.

« Je voudrais bien que ce soit bientôt, pas pour vous raconter des histoires, mais pour vous embrasser et vous revoir ; vous nous dites que de travailler ça fait paraître le temps court, mais je vous assure que nous sommes assez studieux et que le temps nous paraît très long en votre absence.

« Enfin si notre cher papa doit guérir, nous serons si tellement contents, que nous supporterions encore plus d'ennui que ça.

« Caramba a toussé l'autre jour, et Fabien lui met une couverture sur le dos la nuit.

« Microbe s'est un peu coupé la patte et miss Lisley l'a soigné avec du coton phéniqué.

« La dame en bois a eu son chignon abîmé, je pense encore par les souris, et elle a eu une araignée qui a tissé de la toile sur son nez.

« Les camélias sont en fleurs.

« Nous avons goûté, jeudi, chez Guillot. Dimanche, nous irons jouer au tennis chez les petits Lamendette.

« On dit qu'il y aura des courses de taureaux cet été à Bayonne comme à San-Sébastien. Andréina nous a dit que c'était horrible à voir ; pour elle qui est une petite

fille, peut-être, mais pour moi qui suis une homme, non, je pense que ça m'amusera et que tante Brooss y mènera Toto et moi.

« Lily s'est cassé une dent qui branlait déjà et qui repoussera.

« Y a un petit veau qui s'est échappé au dernier marché et qui est entré chez nous : c'était très drôle.

« Adieu, mon cher papa, portez-vous bien à New-York et recevez les grands baisers de votre petit Pépé qui vous aime beaucoup et qui est plus sage pour vous faire plaisir.

« J'embrasse bien maman, tante Brooss et Andréina.

« Pépé. »

« Ma chère Drinette,

« C'est à mon tour de t'écrire, mais tu ne feras pas attention aux fautes d'orthographe, n'est-ce pas ? parce que bien sûr qu'il y en aura beaucoup.

« Miss Lisley voulait que je t'écrive en anglais, mais je ne m'en sens pas encore capable, et en ce cas j'aurais trop écourté ma lettre.

« Je commence par te rassurer quant à ton rosier blanc qui va bien ; je le soigne en conscience, tu peux en être sûre.

« Ainsi tu n'as pas été trop malade sur le grand bateau où j'aurais bien voulu t'embarquer si Bordeaux n'était pas si loin? Tant mieux! il n'y a que cette pauvre maman, alors, qui n'ait pas de chance sur mer. Et dire qu'il faudra qu'elle recommence ce même voyage, en sens inverse, seulement.

« Si ce pauvre papa va réellement mieux de ses yeux,

comme maman nous l'écrit, c'est que ça ira sans doute en progressant et qu'il guérira. Oh ! quelle joie !

« Tu sais comme j'aime peu les visites au dentiste ? Figure-toi que miss Lisley voulait m'y conduire pour ma dent qui bougeait, tu te rappelles ? Heureusement que j'ai pu la faire tomber toute seule, et je préférais ça.

« Il y a quatre jeunes gens qui se sont noyés dimanche dans un petit bateau en voulant aller de la Barre à la mer contre la marée qui était forte ; on n'a pu en sauver aucun et ça fait trois familles en deuil, car deux de ces imprudents étaient frères.

« La petite Mercédès que tu n'aimais pas beaucoup, tu sais ? Eh bien ! elle est devenue bien plus gentille qu'autrefois ; tu verras ça quand tu reviendras.

« Il y a une branche du gros tilleul qui s'est cassée dans le dernier coup de vent.

« Tu nous manques joliment, et Toto aussi, va ! Notre table paraît toute petite à la salle à manger, d'autant plus que miss Lisley ne nous permet pas d'y inviter Microbe, qui s'y tient cependant et n'aboie jamais dans la maison.

« Miss Lisley nous apprend des chansons anglaises très drôles ; si tu entendais Baby chanter ça ! c'est à se tordre de rire.

« Adieu, ma chère Drinette, amuse-toi bien à New-York, mais surtout n'oublie pas tes amis des Tilleuls et reviens-nous vite ; nous t'embrassons tous.

« LILY. »

« Ma chère maman,

« Comme je ne sais pas encore très écrire, miss Lisley me corrigera ma lettre.

« Je vous aime bien et papa aussi.

« Et tante Brooss et Drina aussi.

« Je suis à peu près sage.

« J'aime toujours pas la soupe ni à compter les nombres.

« Sidonie a été malade ; elle va mieux.

« Je garde des macarons pour Toto, mais je trouve qu'ils sont durs comme du bois ; est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux les manger avant que ça soit encore plus dur ?

« Miss Lisley nous a emmenés à Biarritz, où nous avons joué avec le sable.

« Ma main est fatiguée et je vous dis adieu, ma petite maman chérie, parce que aussi j'ai mon catéchisme à apprendre. C'est ennuyeux.

« Et je vous embrasse très.

« Baby. »

« My dear aunt Brooss,

« Je suis bien content que vous ayez pensé à me donner, au collège, des nouvelles de papa et de maman, et encore plus content de ce que ces nouvelles sont bonnes. Oh ! si ce médecin spécialiste peut guérir tout à fait les yeux de papa, comme je vous remercierai, car enfin c'est vous qui l'avez poussé à faire ce grand voyage dans ce but.

« Il me tarde tant de vous revoir avec mes parents et Drinette ! A Paris, je me sens encore plus loin que quand j'étais à Bayonne, et j'envie mon frère et mes sœurs qui vous reverront avant moi.

« Voulez-vous dire à papa et à maman que j'ai eu trois bonnes places et que j'espère que mes prochaines compositions seront aussi satisfaisantes ?

« Si Andréina ramenait un petit nègre de là-bas, ça serait bien amusant. Nous l'appellerions *Boule de Neige,* comme dans un livre que j'ai lu.

« Je m'habitue bien au collège, quand même il y a un type qui me querelle toujours.

« Aujourd'hui le pain était frais, mais la viande dure ; Pépé, qui est gourmand, trouvera qu'on n'a pas assez de dessert quand il sera ici à son tour.

« Mais je vous dis sans doute des choses qui ne vous intéressent pas, chère tante Brooss, et, en vous remerciant encore bien de ce que vous faites pour papa, je vous embrasse bien respectueusement.

« Votre neveu de contrebande,

« Toto.

« J'embrasse aussi papa, maman et Andréina pour laquelle, dans mes moments perdus, je fabrique des jolies petites cages à mouches ; des cages qui ne se déchirent pas : elle verra. »

Pendant trois mois s'échangea entre les parents et les enfants séparés par la nécessité une lourde correspondance, correspondance dont nous venons de fournir au lecteur un échantillon en respectant le style fantaisiste de ses auteurs.

Enfin, au bout de ce temps qui paraissait interminable au collégien comme aux habitants des Tilleuls, le retour du steamer à Bordeaux fut signalé, et un télégramme, envoyé de cette ville même à miss Lisley, annonça l'arrivée des Mellinier et Brooss pour le samedi 27 février à onze heures.

On devine que, ce jour-là, leçons et devoirs furent joyeusement abandonnés et qu'à l'heure marquée la petite bande, trépignant d'impatience, fut emmenée par l'Anglaise à la gare pour y recevoir les voyageurs.

Ainsi qu'il arrive quelquefois, le train subissait un peu de retard, et nos enfants commençaient déjà à se forger mille imaginaires aventures.

« Pourvu qu'ils n'aient pas déraillé ! murmurait Lily perplexe.

— Ou qu'ils n'aient pas manqué l'express ! ajoutait Pépé qui rongeait ses ongles dans la fièvre de l'attente.

— Peut-être que nous allons les trouver très changés, reprenait Lily.

— Pourvu qu'on ramène Andréina ! s'écria Baby.

— Pourquoi voudrais-tu qu'on la laissât toute seule en Amérique, petite sotte? » répliquait Lily en haussant les épaules.

Et chacun se demandait in-petto avec quelque inquiétude si la page d'écriture faite avec soin, le canevas sagement brodé, la fable apprise par cœur, seraient une douce surprise pour les arrivants.

Enfin le train apparut daus un grand brouhaha de ferraille, de sifflets et de fumée, et plusieurs têtes se montrèrent, un peu fatiguées et poussiéreuses, aux fenêtres d'un wagon de première classe.

« Je vois Drinette !

— Je vois papa, et tante Brooss!

— Voici maman! » criaient les petites voix émues, tandis que les mignonnes jambes trottaient ferme en suivant le train qui, lancé à grande force, ne parvenait pas à s'arrêter.

Soudain, Pépé s'arrêta court, tout pâle.

« Oh! mon Dieu! dit-il, papa n'est pas guéri : il a de grosses lunettes toutes noires! »

Bah! que signifiaient les lunettes?

Ce n'était qu'une précaution exigée par l'oculiste américain, car les trois enfants et miss Lisley eurent au contraire la joie de voir l'ancien docteur s'avancer sans tâtonner,

sans hésiter, vers Pépé, Lily et Baby, puis tendre la main à miss Lisley, tout cela avec autant d'aisance qu'il le faisait deux ans auparavant.

Aussi, devant cette bonne surprise, les chers mignons oubliaient presque leur maman, Andréina et tante Brooss; mais celles-ci ne s'en fâchaient pas, trop heureuses elles



« Je vois papa et tante Brooss. »

aussi de ramener le cher malade en voie de guérison complète.

Certes M. Mellinier ne devait jamais recouvrer ses yeux de vingt ans, mais il devait, sous peu, être en mesure de reprendre ses travaux de médecine et ses visites aux malades. Cette assurance lui rendait toute sa sérénité et sa bonne humeur, car non seulement il aimait à mener une vie occupée, mais il tenait à procurer de nouveau le bien-être à sa petite famille.

Le retour aux Tilleuls fut plein d'ivresse; cette fin de février était douce, presque printanière, et, depuis le

fleuve jusqu'au firmament, de la maison ouverte au bon soleil jusqu'au parterre émaillé des premières fleurs, tout riait et semblait souhaiter la bienvenue aux voyageurs.

Les domestiques se réjouirent aussi du changement merveilleux opéré en la santé du maître auquel ils étaient fidèlement attachés; Caramba hennit doucement dans son écurie en reconnaissant la voix du docteur, et Microbe se roula par terre et jappa formidablement pour exprimer son allégresse.

Les arrivants furent de nouveau embrassés, fêtés, questionnés, complimentés, et après un succulent déjeuner préparé par la prévoyante Cadette, on les laissa se reposer des fatigues du voyage.

Ensuite vint le plaisir, que nos lecteurs connaissent bien, j'en suis sûr, d'assister au déballage des bagages; on avait tant de choses nouvelles ou inconnues à admirer, et l'on savait bien que mistress Brooss et Andréina ne revenaient pas les mains vides.

En effet, si elles ne ramenaient pas de négrillon, comme le demandait maître Toto, elles rapportaient une foule de présents qui ravirent les enfants et miss Lisley.

« Quel dommage seulement que ce pauvre Toto manque à la réunion! soupira Pépé en admirant un joli petit fusil anglais que tante Brooss destinait au collégien en récompense de ses bonnes places.

— Toto, il aura son tour de gâteries, va! dit Andréina d'un air assuré.

— Oui, car tante Brooss est si bonne qu'elle ne l'a pas oublié, répliqua Lily; mais il ne verra point papa guéri, et l'apprendre par lettre, ça ne sera plus la même chose que le voir et l'embrasser comme nous. »

Andréina sourit finement.

« Ne crains rien, et ne le plains pas trop : il sera bientôt aussi heureux que nous tous.

— Oui, s'il vient aux prochaines vacances, mais Pâques est encore loin, fit observer Pépé.

— Je m'entends, je m'entends! » répéta Andréina toujours de son petit air mystérieux.

L'énigme livra son mot un peu plus tard. Lorsque M. et Mme Mellinier, ainsi que mistress Brooss, eurent passé une semaine aux Tilleuls pour se bien reposer de leur long voyage, ils annoncèrent qu'ils allaient se remettre en route pour Paris.

« Ah! s'écria Pépé en battant des mains, vous allez voir ce bon Toto! va-t-il être content, mon Dieu va-t-il être content!

— Et je connais trois petits enfants, quatre même, qui ne seront pas moins contents, dit tante Brooss en souriant.

— Qui ça? fit le petit garçon étonné.

— Demande plutôt à Andréina. »

Pépé se tourna vers la fillette dont les yeux brillaient comme deux étoiles.

« Qu'y a-t-il encore, Drinette? Est-ce que par hasard?

— Oui, justement, mon cher Pépé! dit Andréina devinant la question qui n'osait sortir des lèvres anxieuses de son frère adoptif.

— Non, ce n'est pas possible! On nous emmènerait?

— Tous, oui, tous! Lily, toi, Baby, moi, miss Lisley.

— Et nous verrons Toto dans son collège?

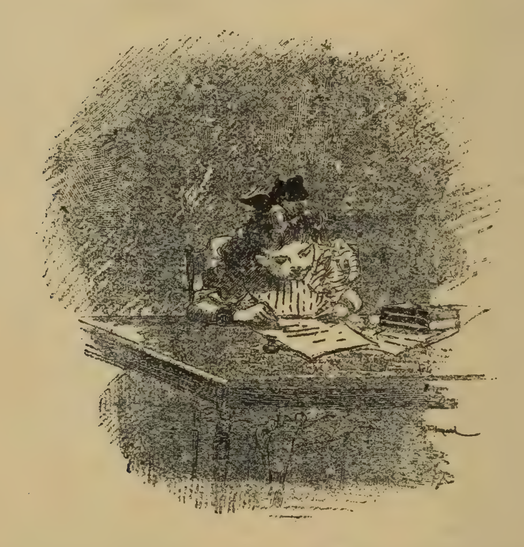
— Oui, et Paris avec; ça sera on ne peut plus amusant. »

Sur ces entrefaites, Lily, Pépé, Baby et Andréina se mirent à danser une ronde folle autour de Microbe, qui ne comprenait rien à l'allégresse générale et qui jappait à outrance.

« Chère amie, vous gâtez trop nos enfants, dit Mme Mellinier qui arrivait, attirée par ce joyeux tapage.

— C'est vrai, confessa la bonne dame, mais ce m'est une si douce chose! Par exemple, nous ne nous éterniserons pas à Paris; le temps de montrer à ce cher Toto son papa redevenu à peu près tel qu'autrefois, le temps aussi de faire connaître un peu la capitale de la France à ces mignons, et nous les ramènerons aux Tilleuls où ils travailleront ferme jusqu'aux vacances...

— De Pâques, souffla l'espiègle Pépé.



— Je crois bien que nous passerons les vacances de Pâques à Paris, dit en riant mistress Brooss; mais du mois de mai au mois d'août il faudra être laborieux et rattraper le temps perdu; autrement je ne gâte plus personne. »

On devine la joie de Toto non seulement en voyant toute sa famille, mais surtout en retrouvant son père à peu près guéri.

Il savait que M. Mellinier avait obtenu une amélio-

ration dans sa santé, mais pour lui en réserver la surprise on ne lui avait rien appris de plus; aussi le cher enfant pleura-t-il de bonheur en découvrant la vérité entière.

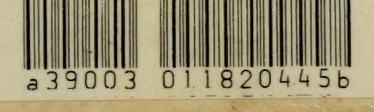
Après Pâques en effet, et tandis que Toto continuait *à bûcher* au collège, la petite bande se mit au travail avec la même ardeur qu'y mettent mes jeunes lecteurs, j'en suis sûr, lorsqu'ils veulent faire plaisir à leurs parents et obtenir beaucoup de prix.

FIN

TABLE

40134. — Tours, impr. Mame.

Fabriqué en France.


a39003 011820445b


A. MAME
ET FILS
A TOURS.